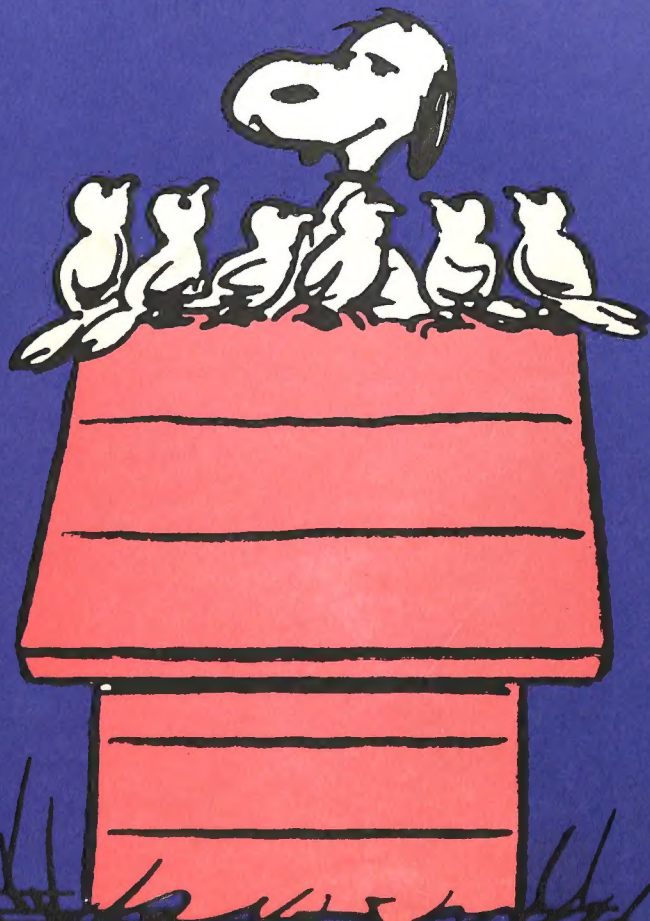


charlie



10

Si vous avez beaucoup
beaucoup
beaucoup
beaucoup
beaucoup d'argent
à foutre en l'air, achetez tous
les mois

**HARA
KIRI**

journal bête
et méchant

et achetez tous les lundis

L'HEBDO *hara-kiri*

sinon, volez-les
volez-les
volez-les
volez-les
volez-les
volez-les
volez-les
volez-les
volez-les
volez-les

charlie

Journal plein d'humour et de bandes dessinées
mensuel - 1^{er} novembre 1969

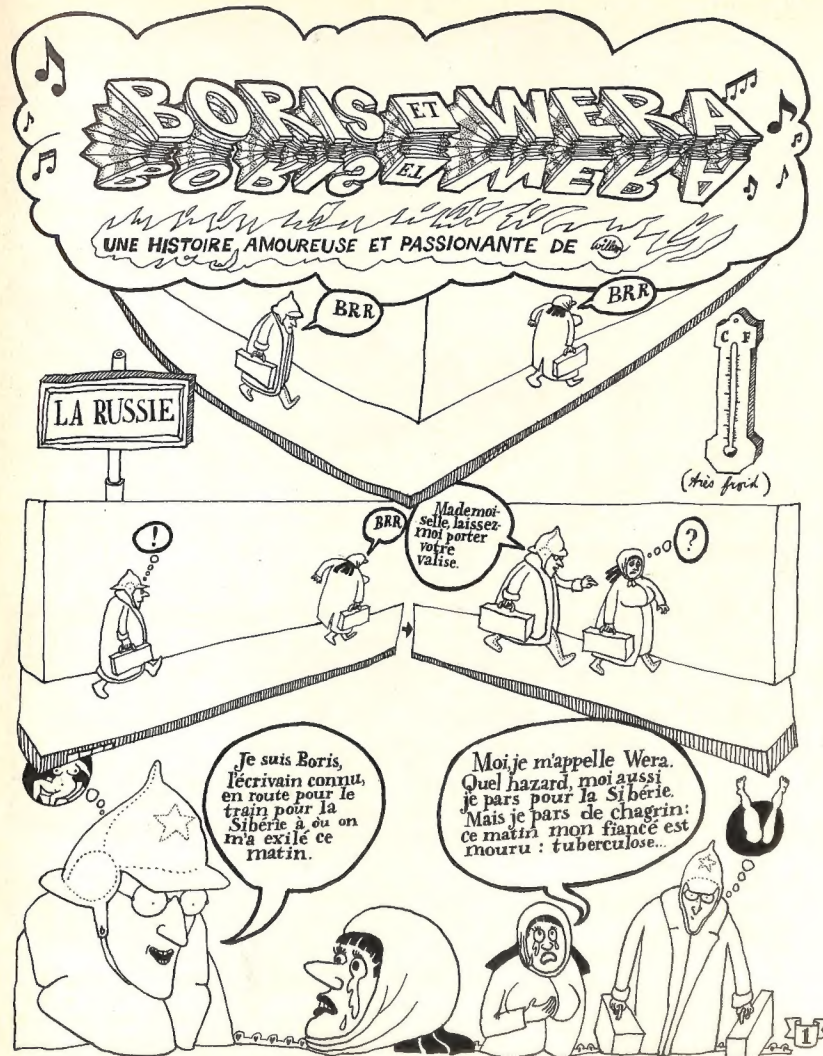
n.10

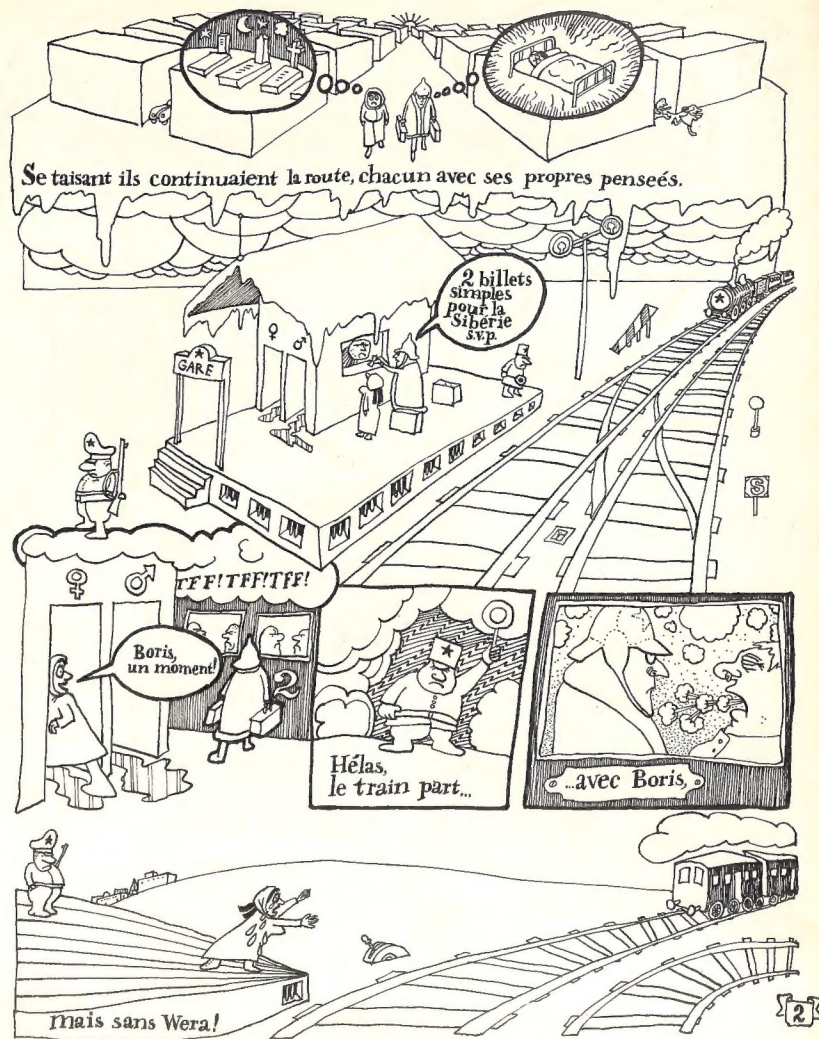
sommaire

- 1 Willem : Boris et Wera
- 15 Alphonse Allais : les Templiers (Ill. Guitton)
- 18 Wolinski : jamais le dimanche
- 21 Roger Price : doodles
- 22 Tom K. Ryan : Tumbleweeds
- 24 Cavanna : le bon prince
- 25 Homère, Lob et G. Pichard : Ulysse
- 32 Gébé : deux histoires à l'envers
- 34 Jack Wohl : alphabète
- 37 Bouteille : anatomie de la mort
- 38 Picabia : entracte de 5 minutes
- 39 Schulz : peanuts
- 50 Les lectures de Charlie : Valentina, de Guido Crepax
- 52 Gébé : le salon des heures dorées
- 57 Al Capp : Li'l Abner (destination : Mars I)
- 63 Le courrier de Charlie
- 65 Reiser : l'asile



Directeur de la publication : Georges Bernier
Rédacteur en chef : Delfeil de Ton
Ange tutélaire : Cavanna
Editions du Square, s.a.r.l. au capital de 30 000 F
Siège social : 35, rue Montholon, Paris (9^e)
Tél. : TRU. 66-90
Dépôt légal : 4^e trimestre 1969
Imprimerie : SMIG, 1, rue Moreau, Saint-Denis
Distribution : NMPP
Abonnement (12 numéros) : 30 F par an
Etranger : 35 F
Le numéro : 3 F
Imprimé en France



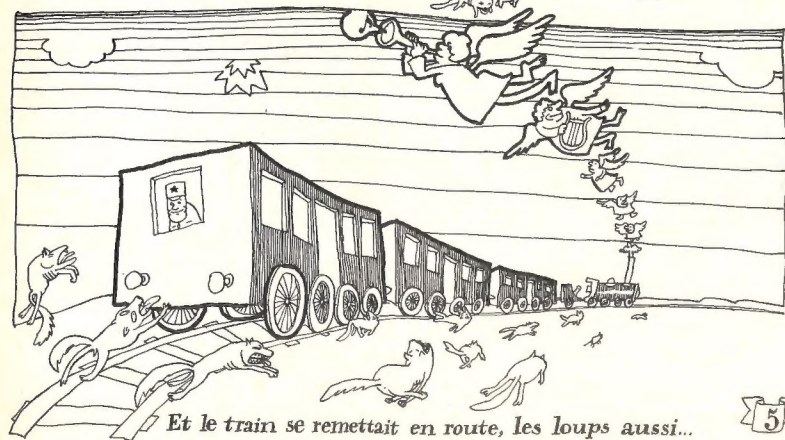
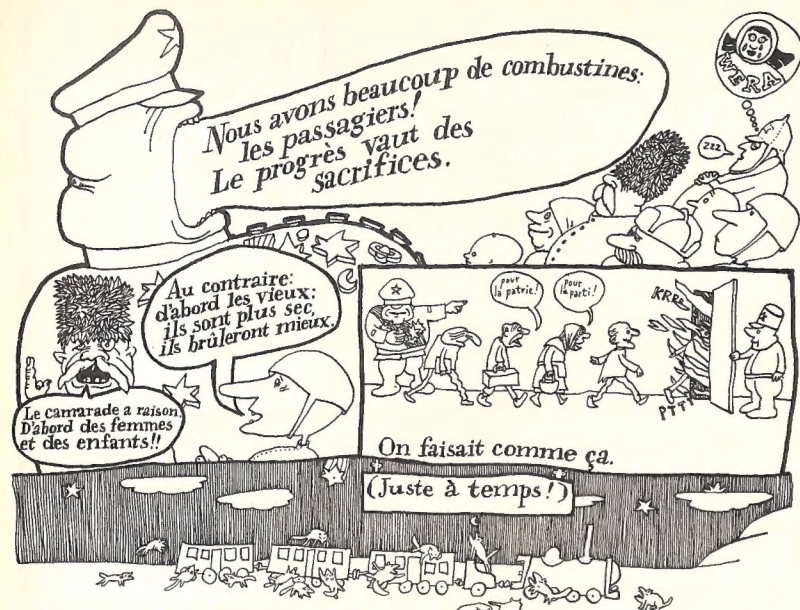


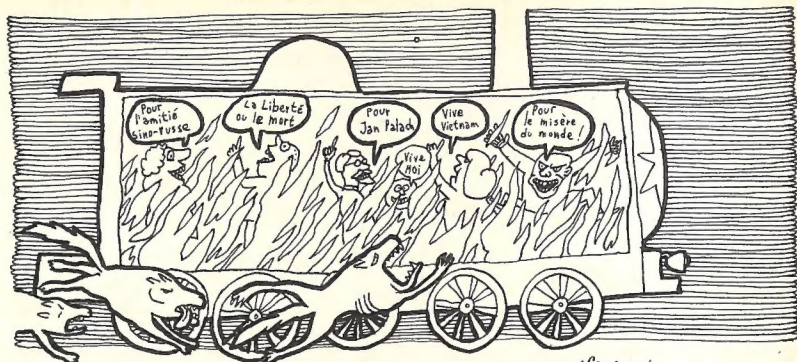
Quitté de Dieu le train s'élance à travers du paysage glacial de la Russie...





Une troupe de loups affamés s'approche.





Dans quelques heures tout les passagers se sacrifiaient enthousiastement.



Le conducteur lui-même était le dernier.



De l'émotion tout le monde avait oublié notre héros Boris qui s'était endormi dans un coin.

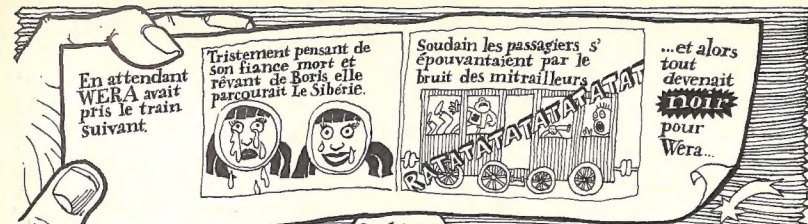


Il se réveillait quand le train s'arrêta soudain.

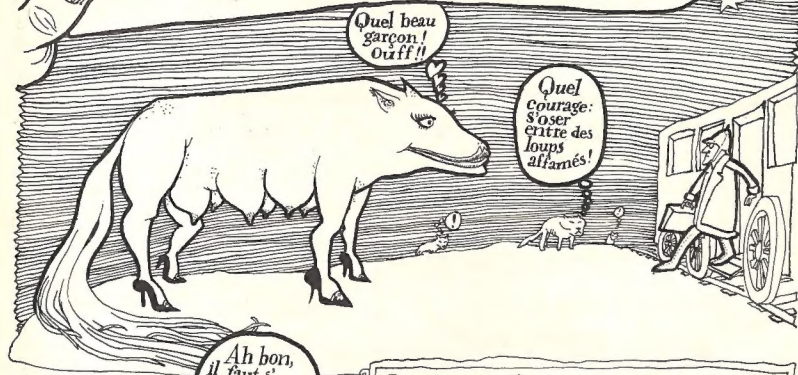


Alors notre jeune écrivain sera-t-il être déchiré par des loups sauvages!

6

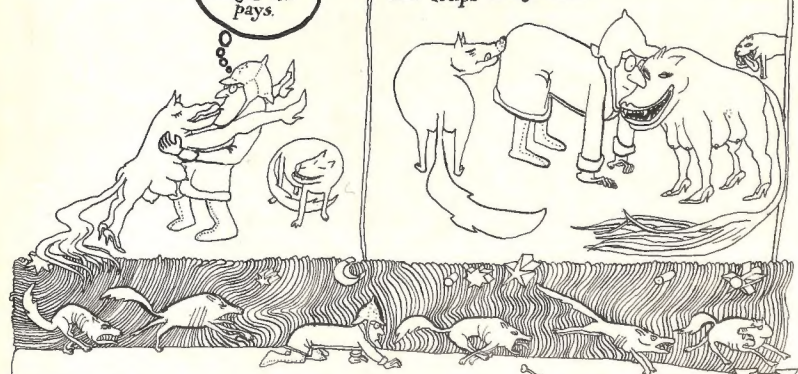


...et alors tout devenait **noir** pour Wera...



Ah bon, il faut s'adapter aux usages du pays.

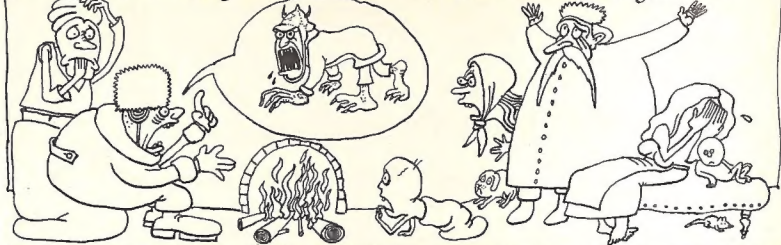
Promptement Boris était accepté par le bande des loups dangereux.



Comme les bêtes féroces il fut le Terreur des steppes.

7

Pour les tartariens primitifs Boris fut l'Homme-loup légendaire...



...à lequel il fallait sacrifier une vierge tous les nuits.



Mais parfois
Boris se
sentait
seul.

Mes copains
ne me
comprennent
pas.
Ils ne sont pas
comme moi.

Encore et encore il relit les livres qu'il
avait amené au Sibérie.

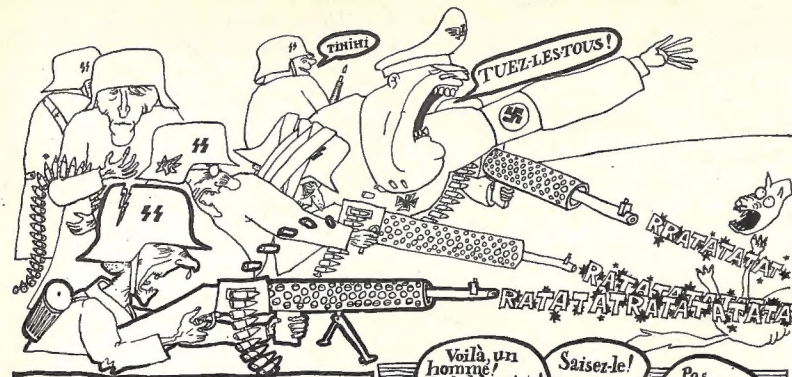
WAFB

Merde!
Je ne suis pas
une bête sauvage,
je suis toujours un
homme lettré, un
Intellectuel!

Ces loups
ils ne
pensent qu'
bouffer et
baïser !

Et les loups se rigolaient...

...jusqu'au jour que leur rigoler était anéanti par le
bruit des mitrailleurs...



Un lac de sang se formait.



Chers messieurs,
ce doit être un
erreur regrettable
de votre part:
la guerre est finie
il y a 25 ans!
(vous avez perdu)

la Guerre fini?

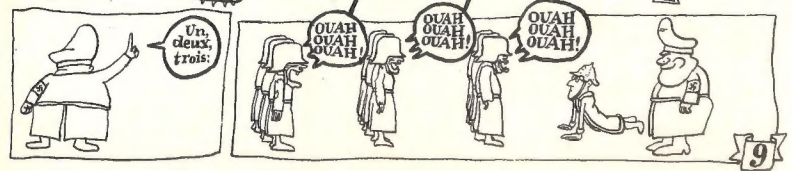


Un
deux
trois

FOUAT
FOUAT
FOUAT

QUA
QUA
QUA

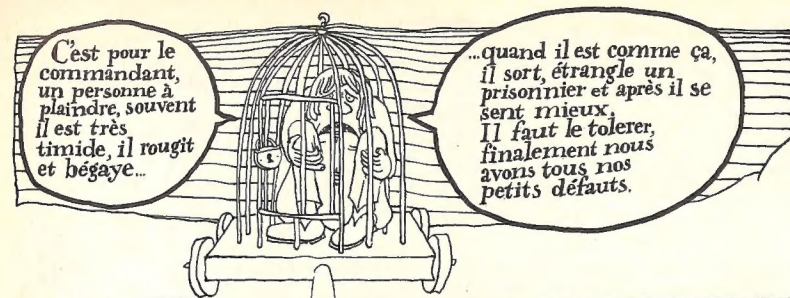
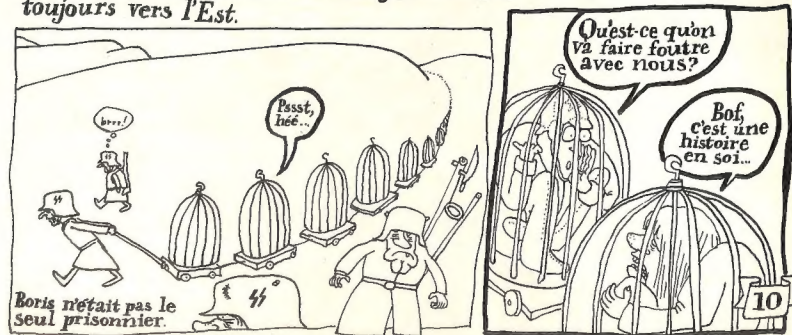
OUA
OUA
OUA





La Victoire est proche!

Et malgré une tourmente de neige, le compagnie de 55 s'avancait, toujours vers l'Est.

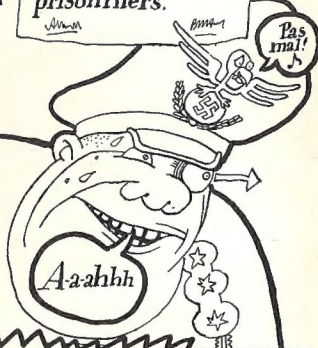




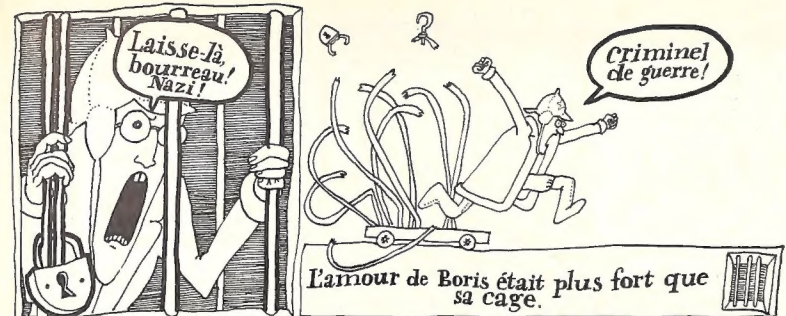
Tout les nuits le commandant sortait, les mains griffantes, pour étrangler un prisonnier...



Mais après 30 ans de guerre, ses yeux n'étaient plus comme autrefois, et il avait tué aussi beaucoup de soldats que de prisonniers.

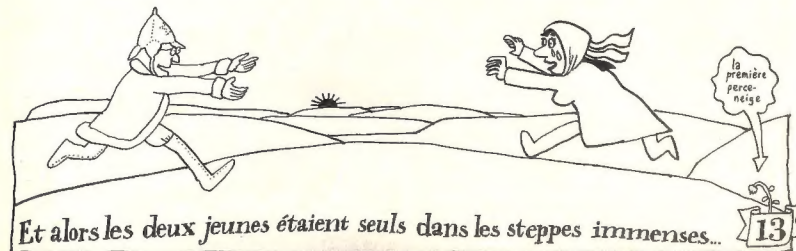


T-tu me d-débarrasseras d-définitivement d-de mon b-b-bégayer!



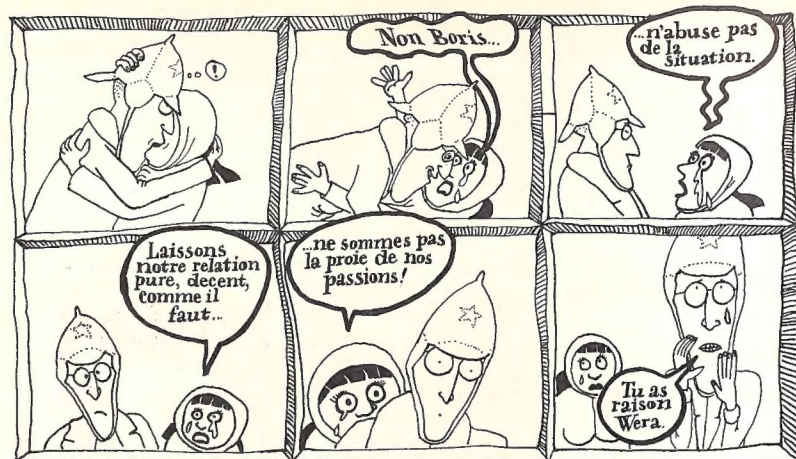
L'amour de Boris était plus fort que sa cage.

La lutte qui suivait était terrible, terrible...

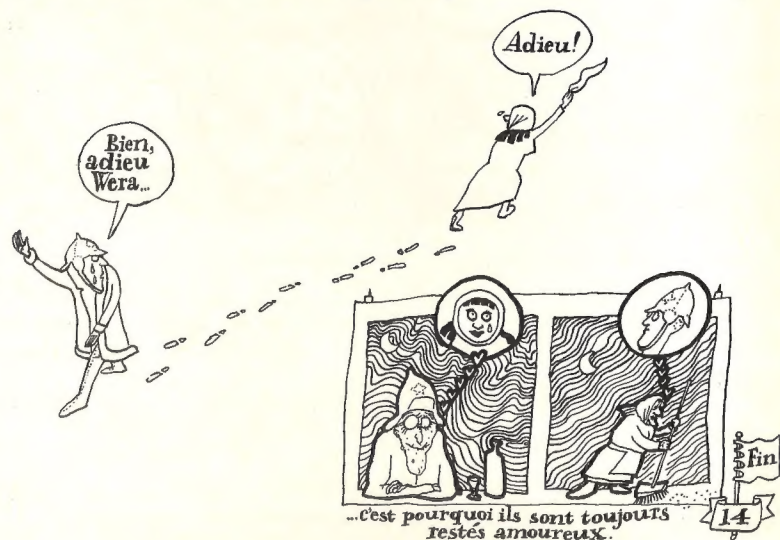


Et alors les deux jeunes étaient seuls dans les steppes immenses...

13



Et les deux amoureux ne se revoyaient jamais...



Depuis sa mort, le 28 octobre 1905, à l'âge de cinquante et un ans, on reste sans nouvelles d'Alphonse Allais. Il semble bien qu'il soit définitivement disparu. Pourquoi le bon dieu, qui a ressuscité Lazare, Jésus-Christ, qui a sauvé la France a plusieurs reprises, qui fait ce qu'il veut, en un mot, ne ressuscite-t-il jamais les humoristes ?

alphonse allais

les templiers

En voilà un qui était un type, et un rude type, et d'attaque ! Vingt fois je l'ai vu, rien qu'en serrant son cheval entre ses cuisses, arrêter tout l'escadron, net.

Il était brigadier à ce moment-là. Un peu rosse dans le service, mais charmant, en ville.

Comment diable s'appelait-il ? Un sacré nom alsacien qui ne peut pas me revenir, comme Wurtz ou Schwartz... Oui, ça doit être ça, Schwartz. Du reste, le nom ne fait rien à la chose. Natif de Neufbrisach, pas de Neufbrisach même, mais des environs.

Quel type, ce Schwartz !

Un dimanche (nous étions en garnison à Oran), le matin, Schwartz me dit : « Qu'est-ce que nous allons faire aujourd'hui ? » Moi, je lui réponds : « Ce que tu voudras, mon vieux Schwartz. »

Alors nous tombons d'accord sur une partie de mer.

Nous prenons un bateau, souque dur, garçons ! et nous voilà au large.

Il faisait beau temps, un peu de vent, mais beau temps tout de même.

Nous filions comme des dards, heureux de voir disparaître à l'horizon la côte d'Afrique.

Ça creuse, l'aviron ! Nom d'un chien, quel déjeuner !

Je me rappelle notamment un certain jambonneau qui fut ratissé jusqu'à l'indécence.

Pendant ce temps-là, nous ne nous apercevions pas que la brise fraîchissait et que la mer se mettait à clapoter d'une façon inquiétante.

— Diable ! fit Schwartz, il faudrait...

Au fait, non, ce n'est pas Schwartz qu'il s'appelait.

Il avait un nom plus long que ça, comme qui dirait Schwartzbach. Va pour Schwartzbach !

Alors Schwartzbach me dit : « Mon petit, faut songer à rallier. »

Mais je t'en fiche, de rallier. Le vent soufflait en tempête.

La voile est enlevée par une bourrasque, un aviron fiche le camp, emporté par une lame. Nous voilà à la merci des flots.

Nous gagnions le large avec une vitesse déplorable et un cahotement terrible.

Prêts à tout événement, nous avions enlevé nos bottes et notre veste.

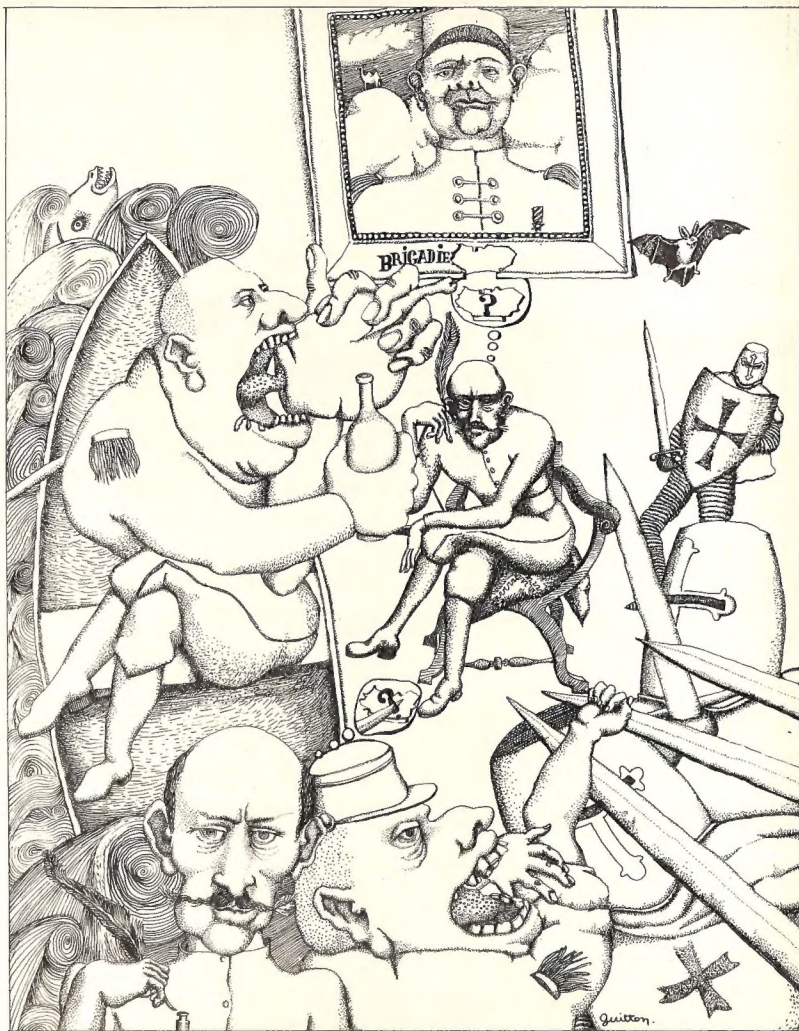
La nuit tombait, l'ouragan faisait rage.

Ah ! une jolie idée que nous avions eue là, d'aller contempler ton azur, ô Méditerranée !

Et puis, l'obscurité arrive complètement. Il n'était pas loin de minuit.

Tout à coup, un craquement épouvantable. Nous venions de toucher terre.

Où étions-nous ?



Schwartzbach, ou plutôt Schwartzbacher, car je me rappelle maintenant, c'est Schwartzbacher ; Schwartzbacher, dis-je, qui connaissait sa géographie sur le bi du bout du doigt (les Alsaciens sont très instruits), me dit :

— Nous sommes dans l'île de Rhodes, mon vieux.

Est-ce que l'administration, entre nous, ne devrait pas mettre des plaques indicatrices sur toutes les îles de la Méditerranée, car c'est le diable pour s'y reconnaître, quand on n'a pas l'habitude ?

Il faisait noir comme dans un four. Trempés comme des soupes, nous grimpâmes les rochers de la falaise.

Pas une lumière à l'horizon. C'était gai.

— Nous allons manquer l'appel de demain matin, dis-je, pour dire quelque chose.

— Et même celui du soir, répondit sombrement Schwartzbacher.

Et nous marchions dans les petits ajoncs maigres et dans les genêts piquants. Nous marchions sans savoir où, uniquement pour nous réchauffer.

— Ah ! s'écria Schwartzbacher, j'aperçois une leur, vois-tu, là-bas ?

Je suivis la direction du doigt de Schwartzbacher et, effectivement, une leur brillait, mais très loin, une drôle de leur.

Ce n'était pas une simple lumière de maison, ce n'étaient pas des feux de village, non, c'était une drôle de leur.

Et nous reprîmes notre marche, en l'accélérant.

Nous arrivâmes, enfin.

Sur des rochers se dressait un château d'aspect imposant, un haut château de pierre, où l'on n'avait pas l'air de rigoler tout le temps.

Une de ces tours de ce château servait de chapelle, et la leur que nous avions aperçue n'était autre que l'éclairage sacré tamisé par les hauts vitraux gothiques.

Des chants nous arrivaient, des chants graves et mâles, des chants qui vous mettaient des frissons dans le dos.

— Entrons, fit Schwartzbacher, résolu.

— Par où ?

— Ah ! voilà... cherchons une issue.

Schwartzbacher disait : « Cherchons une issue », mais il voulait dire : « Cherchons une entrée. »

D'ailleurs, comme c'est la même chose, je ne crus pas devoir lui faire observer son erreur relative, qui peut-être n'était qu'un lapsus causé par le froid.

Il y avait bien des entrées, mais elles étaient toutes closes, et pas de sonnettes. Alors c'est comme s'il n'y avait pas eu d'entrées.

A la fin, à force de tourner autour du château, nous découvrîmes un petit mur que nous pûmes escalader.

— Maintenant, fit Schwartzbacher, cherchons la cuisine.

Probablement qu'il n'y avait pas de cuisine dans l'immeuble, car aucune odeur de fricot ne vint chatouiller nos narines.

Nous nous promenions par des couloirs interminables et enchevêtrés.

Parfois, une chauve-souris voletait et frôlait nos visages de sa seule peluche.

Au détour d'un corridor, les chants que nous avions entendus vinrent frapper nos oreilles, arrivant de tout près.

Nous étions dans une grande pièce qui devait communiquer avec la chapelle.

— Je vois ce que c'est, fit Schwartzbacher (ou plutôt Schwartzbachermann, je me souviens maintenant), nous nous trouvons dans le château des Templiers.

Il n'avait pas terminé ces mots qu'une immense porte de fer s'ouvrit toute grande.

Nous fûmes inondés de lumière.

Des hommes étaient là, à genoux, quelques centaines, bardés de fer, casque en tête, et de haute stature.

Ils se relevèrent avec un long tumulte de ferraille, se retournèrent et nous virent.

Alors, du même geste, ils firent **Sabremain !** et marchèrent sur nous, la latte haute.

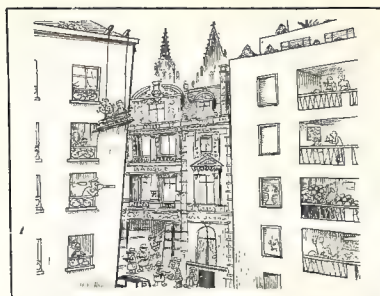
J'aurais bien voulu être ailleurs.

Sans se déconcerter, Schwartzbachermann retroussa ses manches, se mit en posture de défense et s'écria d'une voix forte :

— Ah ! nom de Dieu ! messieurs les Templiers, quand vous seriez cent mille... aussi vrai que je m'appelle Durand !...

Ah ! je me rappelle maintenant, c'est Durand qu'il s'appelait. Son père était tailleur à Auber-villiers. Durand, oui, c'est bien ça...

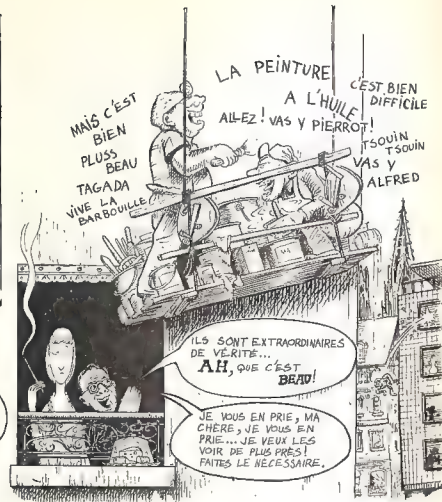
Sacré Durand, va ! Quel type !



LE COMTE DE ZAMORA,
MON MAÎTRE, VOUS PRIE
DE LUI FAIRE L'HONNEUR
DE PRENDRE UN VERRE
AVEC LUI.

C'EST BIEN AMABLE
DE VOTRE PART. UN
GODET, ÇA S'REFUSE
PAS.

CEs NANAS
DE LA HAUTE
C'EST PAS DE
LA TARTE!



MAIS C'EST
BIEN
PLUSS
BEAU
TAGADA
VIVE LA
BARBOUILLE

LA PEINTURE
C'EST BIEN
DIFFICILE
A L'HUILE
ALLEZ! VAS Y PIERROT!
TSOUIN
VAS Y ALFRED

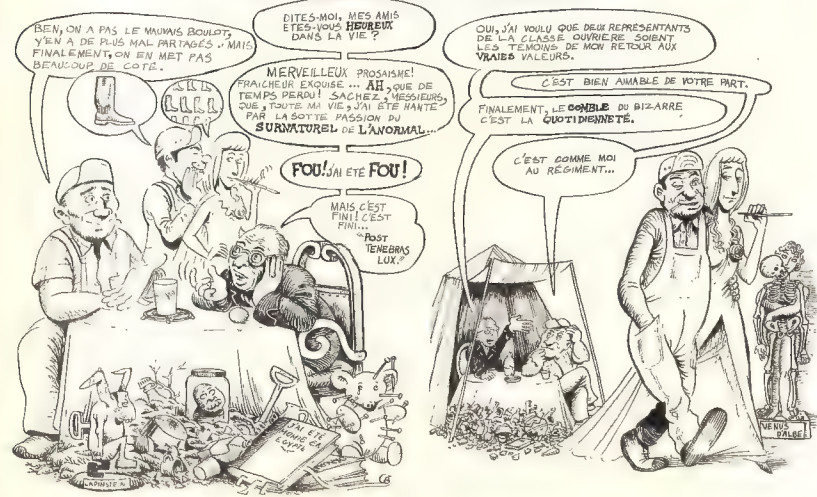
ILS SONT EXTRAORDINAIRES
DE VÉRITÉ...
AH, QUE C'EST
BRAD!

JE VOUS EN PRIE, MA
CHÈRE, JE VOUS EN
PRIE... JE VEUX LES
VOIR DE PLUS PRÈS!
PATES LE NECESSAIRE.



BOUNJOUR, MES AMIS! PRENEZ PLACE.
QUEL PLAISIR POUR MOI DE CON-
TEMPLER VOS FACES DÉFOURVUS
DE COMPLEXES.

NE SOYEZ PAS ÉTÖNNÉS
PAR CE MOBILIER
RISIBLE. PENDANT
DES ANNÉES, CES
OBJETS ONT
ALIMENTÉ MES
STUPIDES OBSESSIONS.



BEN, ON A PAS LE MAUVAIS BOULOT,
Y'EN A DE PLUS MAL PARTAGÉS. MAIS
FINALEMENT, ON EN MET PAS
BEAUCOUP DE CÔTÉ.

DITES-MOI, MES AMIS
ÊTES-VOUS HEUREUX
DANS LA VIE?

OUI, J'AI VOULU QUE DEUX REPRÉSENTANTS
DE LA CLASSE OUVRIÈRE SOIENT
LES TÈMOINS DE MON RETOUR AUX
VRAIES VALEURS.

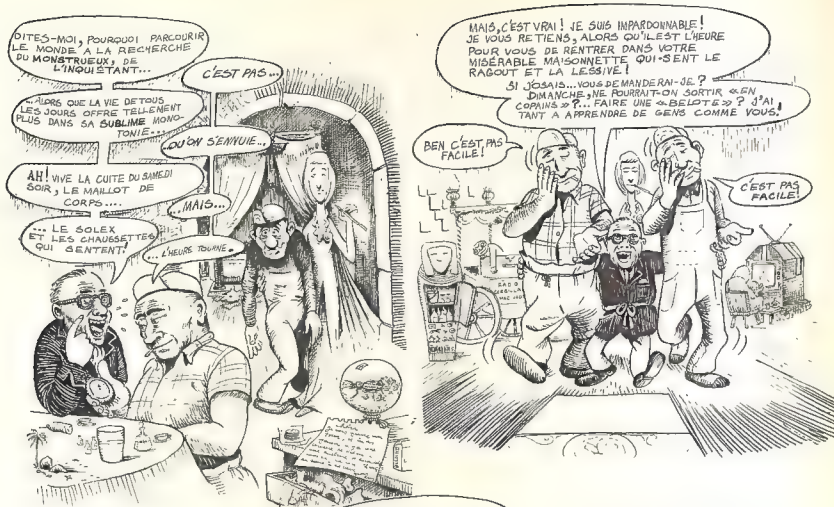
MERVEILLEUX PROSAISME!
FRAICHEUR ÉKOUSÉE... AH, QUE DE
TEMPS PERDUS! SAGACITÉ, MESSIEURS,
QUE, TOUTE MA VIE, J'AI ÉTÉ HANTÉ
PAR LA SOTTISE PASSION DU
SURNATURAL DE L'ANORMAL...

C'EST BIEN AMABLE DE VOTRE PART.
FINALEMENT, LE CONBLE DU BIZARRE
C'EST LA QUOTIDIENNETÉ.

FOU! J'AI ÉTÉ FOU!

MAIS C'EST
FINI! C'EST
FINI...
POST
TENEBRAS
LUX.

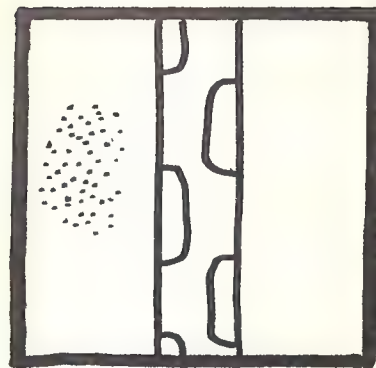
C'EST COMME MOI
AU RÉGIMENT...



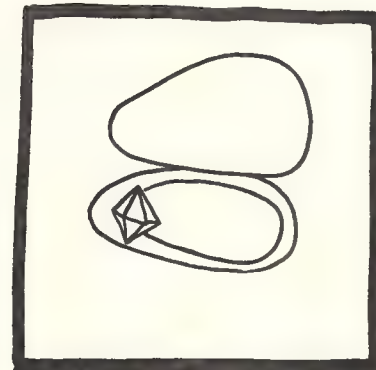
DROODLES

(prononcer droudeuse)

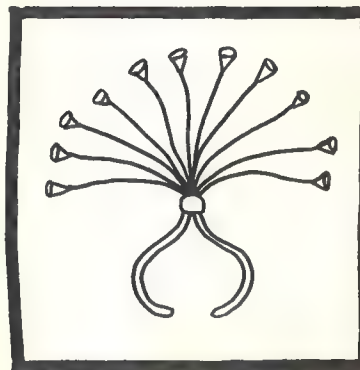
ROGER PRICE



GIRAFE SUPERSTITIEUSE JETANT DU SEL PAR-DESSUS SON EPAULE GAUCHE



HUITRE ANORMALE



STETHOSCOPE POUR MEDECIN A GROSSE CLIENTELE

◀ Ce stéthoscope a été inventé par mon médecin personnel, le docteur Frank Woolin, qui est le seul médecin en gros dont j'aie jamais entendu parler. Misant sur la quantité, il a pu, tout en augmentant son chiffre d'affaires, abaisser le tarif de ses consultations à 2 F 50, plus 50 centimes le comprimé pour la pénicilline qu'il extrait lui-même d'un vieux pain moisi (on peut également avoir pour dix centimes un grain de blé de bonne qualité et un milligramme de moisissure). Afin d'économiser temps et argent, le docteur Woolin prend des radiographies de groupe et il stérilise ses forceps, son bistouri et son stylo dans la soupe fumante qui l'attend sur la table de sa salle à manger, juste à côté de son cabinet, l'orequ'il peut enfin se reposer après une journée bien remplie.

Son travail harassant n'a pas empêché le docteur Woolin, grâce à une organisation aussi rationnelle qu'efficace, de se livrer à l'étude de quelques maladies rares ou exotiques et on lui doit plusieurs ouvrages lisibles comme « La jaunisse de Formosa », « La surdité nasale » et « La paresse du dimanche matin ». Il fait autorité dans le monde entier pour son traitement de la maladie de Hookins. Deux fois par semaine, depuis cinq ans, il soigne Hookins alors qu'il ne sait toujours pas ce qu'il a.

Mais la plus belle contribution du docteur Woolin à la science médicale est son traitement de l'alcoolisme. Quand des alcooliques viennent le voir, le docteur Woolin ne leur fait pas perdre leur temps avec des drogues fantaisistes et de la psychologie à quatre sous. Il leur offre à boire.

Ce traitement l'a rendu si populaire que son infirmière porte maintenant des bas à réelles et vend des cigarettes.

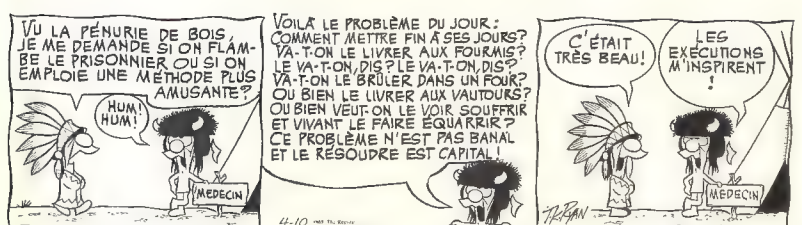
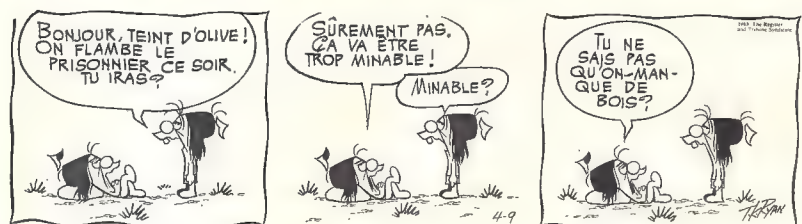
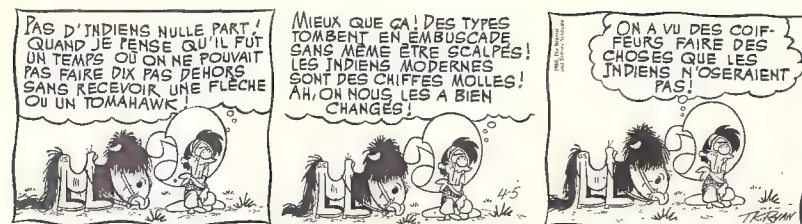
(traduit de l'anglais par Delfeil de Ton)

Tumbleweeds



Le mois dernier, les deux pages étaient inversées. Si vous vous en étiez aperçu, il fallait nous écrire. Vous avez gagné!

Tom K. Ryan



cavanna

le bon prince

Dans un pays d'Orient vivait un Prince dont le soin constant était d'assurer à chacun de ses sujets autant de bonheur qu'il en pouvait porter.

Lorsqu'il avait bien œuvré à la félicité de ses peuples, le Prince aimait à charmer ses loisirs en ornant son esprit. Il apprit le français, langue des gens de goût et des despotes éclairés.

Un jour, la charmante agrégée de l'Université qui l'initiait aux beautés de nos grands classiques lui donna à lire la fable touchante du grand Florian : « L'Aveugle et le Paralytique ». Cette personne pleine d'érudition apporta tant de feu dans le commentaire de ce bel exemple de solidarité humaine, elle versa de si douces larmes d'émotion heureuse, son jeune corsage palpita avec un tel pathétique tandis qu'elle exaltait, en termes d'où l'efficacité pédagogique n'avait pas banni l'élégance oratoire, l'idyllique amitié des deux infirmes harmonieusement complémentaires, que le Prince en conçut quelque trouble en son âme jusque-là sereine.

« Quoi, se dit-il, je pensais avoir donné à mes gens le bonheur parfait, et voici que ces deux-là, si j'en crois mademoiselle Francine, en auraient goûté un d'une espèce mille fois plus grisante encore ? »

Le Prince était un prince aussi décidé que bon. Le lendemain, il rendait un édit immédiatement exécutoire par lequel il ordonnait, article 1, que la moitié de la population aurait les yeux crevés, article 2, que les membres inférieurs de l'autre moitié seraient tranchés à la hauteur du triceps fémoral, du grand tenseur, du couturier et des fascines droit et gauche, qui sont, comme chacun sait, les muscles dont la réunion forme le gras de la cuisse. L'édit stipulait encore, article 3,

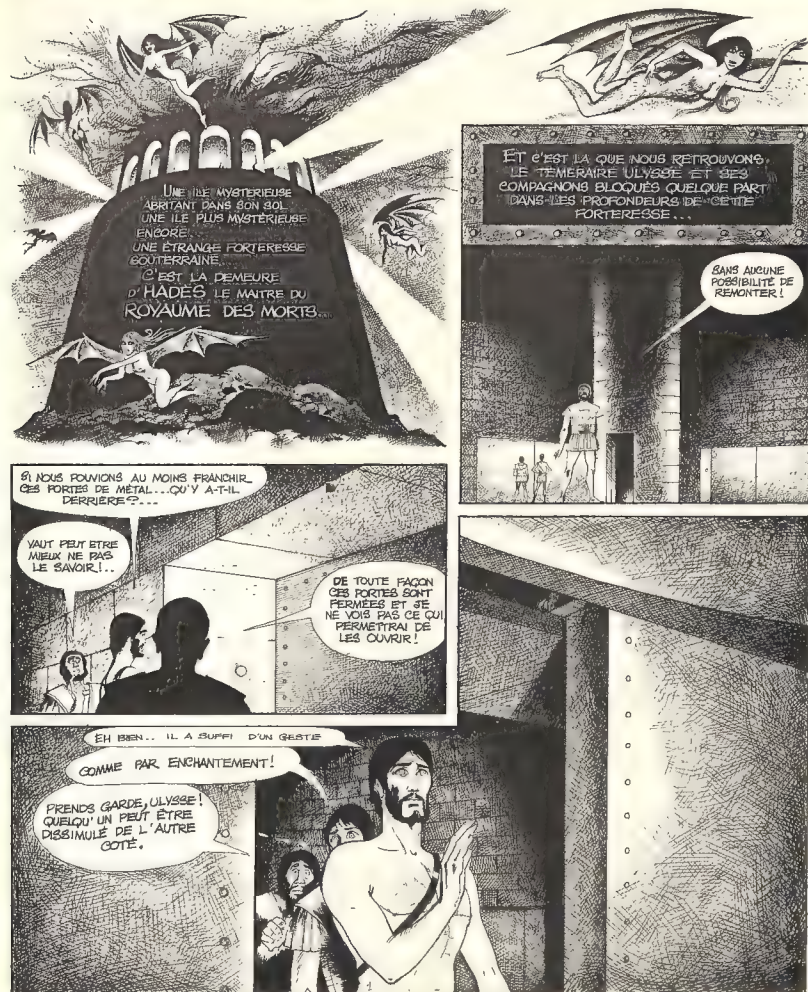
que les heureux sujets du Prince eussent à s'apparier sur-le-champ par couples constitués d'un aveugle et d'un cul-de-jatte, l'un portant l'autre et, parlant au figuré, perchés sur le même barreau de l'échelle sociale. Un additif imprimé en lettres plus petites annonçait que la première journée de l'ère nouvelle serait consacrée à un défilé d'action de grâces devant le Palais, avec bannières, orphéons et danses rythmiques par les jeunes filles des classes terminales des cours complémentaires.

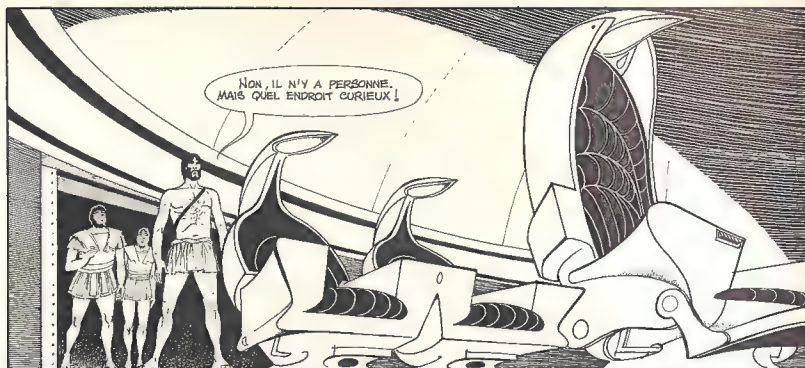
De son balcon d'apparat, le Prince contemplait son peuple défilant. Le bonheur, en lourdes volutes, s'élevait de la multitude encore un peu titubante, faute d'habitude, et son parfum grisant emplissait le cœur du souverain.

— Le vieux Florian avait raison. Maintenant, ils sont vraiment heureux ! cria-t-il à mademoiselle Francine, laquelle passait justement sous le balcon avec les personnes de son rang, ses gracieuses épaules surmontées du robuste palefrenier qui possédait son cœur et qui, tout bien pesé, préférerait être porté que porteur, bien qu'il fût fort myope et présentât une tendance marquée à l'embonpoint.

— Oui, ils sont heureux, eux, pensait le Prince. Hélas ! que ne puis-je, moi aussi, goûter leur félicité ! Mais je suis le Prince, et nul n'est mon égal. Nulles jambes ne sont dignes de mes yeux, nuls yeux de mes jambes. Enfin... »

Et le Prince, écrasant furtivement un pleur, sourit courageusement aux couples verticaux qui, avec de grands rires, entrechoquaient leurs zigzags.





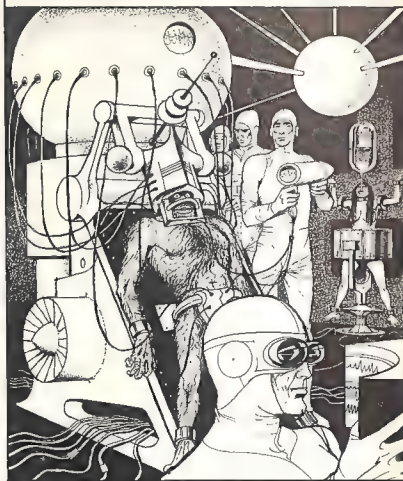
COURAGEUSEMENT, ULYSSE S'APPRÊTE À FAIRE FACE, MAIS LES MONSTRES DIGRAVASSENT, CÉDANT LA PLACE À DES ÊTRES GROTESQUES ET EFFRAYANTS, TOUT AUSSI REDOUTABLES...



À PRÉSENT, DES TEMPLES, DES PALAIS, DES FORTERESSES S'ÉDIFIENT ET SE DÉFONT SOUS LES YEUX DES TROIS HOMMES. DE SANGLANTE BATAILLES SE LIVRENT AUTOUR D'EUX...



DANS D'AUTRES VISIONS INQUIÉTANTES ET INCOMPRÉHENSIBLES, ULYSSE RETROUVE CERTAINS DE CES ÊTRES SIMILAIRES SQUIS À DES PERSONNAGES QUI RESSEMBLENT À DES DIEUX...



...ALTERNANT AVEC DES SCÈNES SI PLAISANTES À L'ŒIL ET À L'ESPRIT QUE...



PAR LES DIEUX QU'ATTENDONS-NOUS POUR NOUS MÉLER À CEUX-LÀ?!

LA PASSION T'ÉGARE, PÉRIMÈDE! AS-TU OUBLIÉ OÙ NOUS SOMMES? N'AS-TU PAS ENCORE COMPRIS QUE LES ÊTRES QUI S'AGITENT DEVANT TOI, NE SONT QUE DES OMÈRES, DES IMAGES



PENDANT CE TEMPS, DANS LES ÉTAGES SUPÉRIEURS DE LA FORTERESSE...



ALORS? TU LES A-TROUVÉS?

NON, JE NE SAIS PAS OÙ ILS SE CACHENT! POURTANT, ILS ONT PÉNÉTRÉ DANS LA FORTERESSE

EH BIEN, MOI JE SAIS OÙ ILS SONT!...

ÂH OUI? ET OÙ DONC?

DANS LA SALLE DE PROJECTION!

NOM ZEUS!

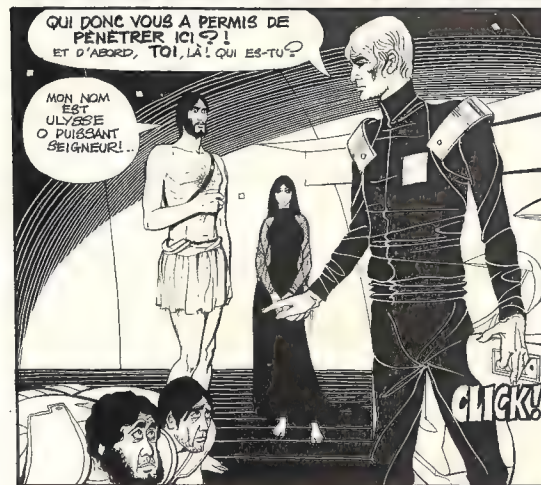
EN BAS LE SPECTACLE CONTINUE... CE SONT MAINTENANT LES BELLES DU TEMPS JADIS - TYRO, CHLORIS, ARIANE, LEDA ET BIEN D'AUTRES ENCORE - QUI VIENNENT CHARMER LES REGARDS DES TROIS MORTELS.





ENFIN, SUCÉDANT À CES FEMMES CÉLÈBRES, VOICI QU'APPARAÎSSENT ACHILLE, AJAX, ET TOUS LES BRAVES TOMBÉS DEVANT TROIE! BOULEVERSÉS PAR LA VUE DE LEURS COMPAGNONS AUJOURD'HUI DISPARUS, LES TROIS MORTELS NE PEUVENT RETENIR LEURS LARMES.

HÉLAS!...



QUI DONC VOUS A PERMIS DE PÉNÉTRER ICI? ! ET D'ABORD, TOI, LÀ! QUI ES-TU?

MON NOM EST ULYSSE O PUISSANT SEIGNEUR!...

CLACK!



ULYSSE... CE NOM ME DIT QUELQUE CHOSE... SON VISAGE NE M'EST PAS INCONNU, D'AILLEURS! IL DOIT ÊTRE RÉPERTORIÉ. N'AVONS NOUS PAS UNE SÉQUENCE OÙ IL FIGURE?

MAIS SOUDAIN, VENANT INTERROMPRE LEURS LAMENTATIONS...

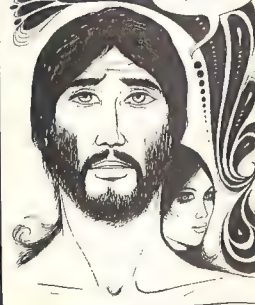


QUELQU'UN ENTRE ICI! CETTE FOIS IL NE S'AGIT PAS D'UNE OMBRE

CE NE PEUT ÊTRE QUE LE MAÎTRE DE CES LIEUX, HADÈS!

ET PERSEPHONE SA COMPAGNE...

SI NOUS AVONS ÉCHOUÉ EN CES LIEUX INTERDITS AU COMMUN DES VIVANTS C'EST QU'UN DESTIN CRUEL ET FANTASQUE NOUS Y A POUSSÉS BIEN MALGRÉ! NOUS!



POSSIBLE... IL EST SEUL GÂÇON. TU NE TROUVES PAS? QUE VAS-TU FAIRE DE LUI?

JE NE PEUX PAS LES LAISSER FILER... ILS ONT VU LES FILMS!

ET ALORS? QUELLE IMPORTANCE?



TU SANS BIEN QUE C'EST CONTRAIRE À LA LOI DU GRAND JEU SUPPOSE QU'ILS AIENT COMPRIS!

PLUS TARD, QUAND NOTRE TÂCHE SERA ACHÉVÉE, QUAND NOUS AURONS QUITTÉ CE MONDE ET QUE LES HOMMES SERONT PASSÉS EN CATÉGORIE B, ALORS SEULEMENT ILS POURRONT DÉCOUVRIR LES ARCHIVES QUE NOUS ACCUMULONS À LEUR INTENTION! MAIS POUR L'INSTANT...

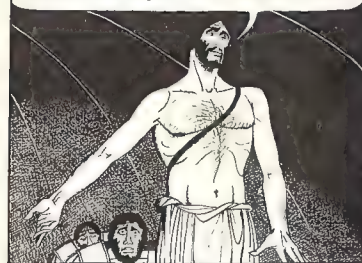


POUR L'INSTANT, JE DOUTE FORT QUE CEUX-LÀ AIENT SAISI LE SENS DE CE QU'ILS ONT VU! IL SUFFIT DE LES ÉCOUTER...

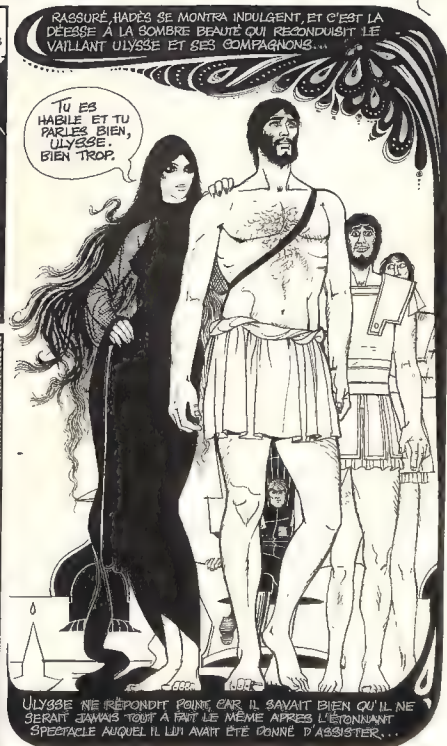


NOUS IMPLORONS TA CLÉMENTIE O SEIGNEUR! LE TEMPS SE CHANGERA, DE TE VENGER, PUSQUE LE COURS DE NOS EXISTENCES MÊME INÉVITABLEMENT À TON ROYAUME...

LAISSE NOUS ALLER, JE T'EN PRIE. UN JOUR NOUS TE RENDRONS PAREILS À CES OMBRES DÉSOBLANTES QUE NOUS AVONS ÉVOQUÉES AUJOURD'HUI... NE PEUX-TU NOUS ACCORDER UN SURSIS? TU AS L'ÉTERNITÉ POUR TOI!



TU AVAIS RAISON, PERSÉE. CES IDIOTS CROIENT AUX FANTÔMES ET S'IMAGINENT QUE JE RÉGNE SUR DES ÉCOTOPLASMES... C'EST TOTALEMENT D'EN HAUT NE DEVIENANT PAS LAISSER DES MORTELS SE BALADER COMME ÇA N'IMPORTE OÙ!

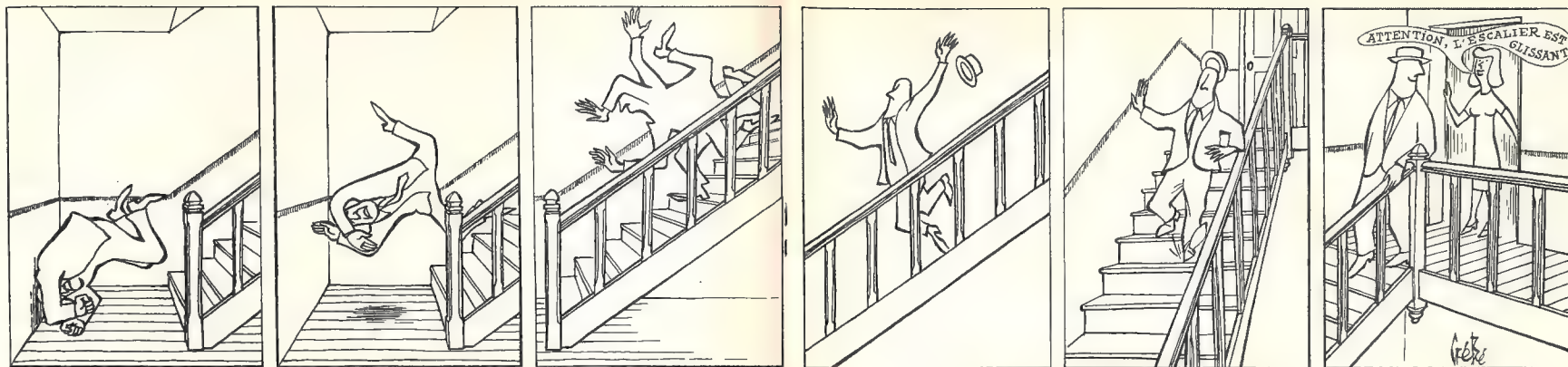


TU ES HABILE ET TU PARLES BIEN, ULYSSE. BIEN TROP.

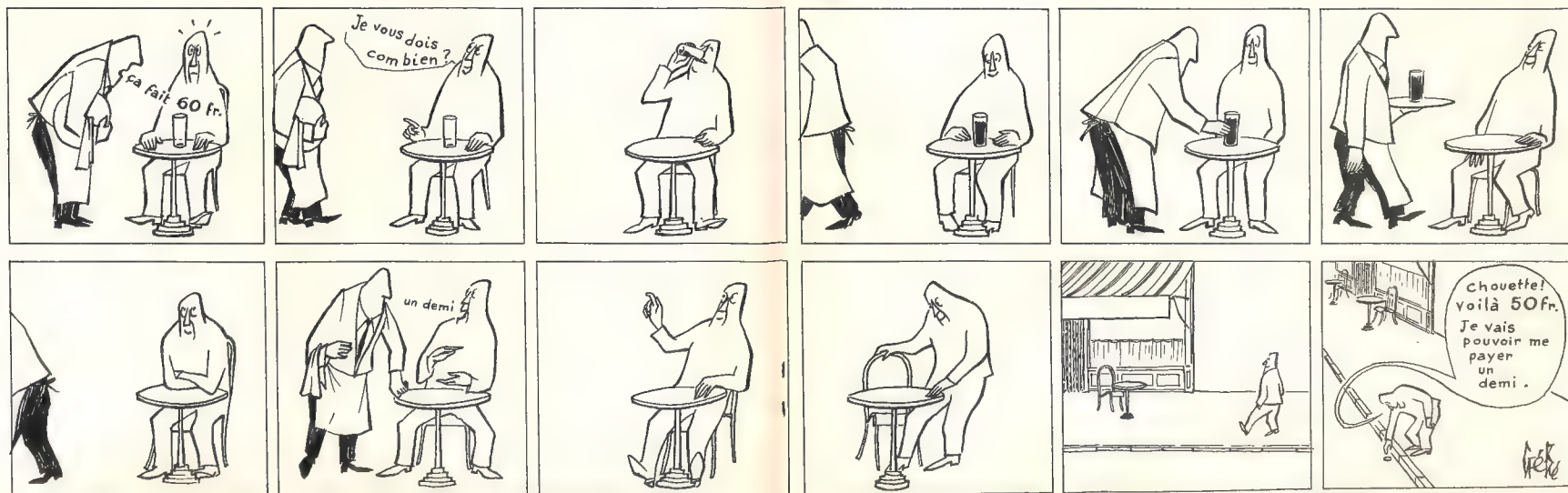
ULYSSE NE RÉPONDIT POINT CAR IL SAVAIT BIEN QU'IL NE SERAIT JAMAIS TOUT À FAIT LE MÊME APRÈS L'ÉTONNANT SPECTACLE AUQUEL IL AVAIT ÉTÉ DONNÉ D'ASSISTER...

FIN DE L'ÉPISODE

© Charlie



2 HISTOIRES A L'ENVERS



TU SAIS, ADÈLE, QUAND TU
PORTES CES CHAUSSURES
J'AI TOUJOURS L'IMPRES-
SION QUE JE SUIS TON
FILS, PAS TON MARI.



JE SUIS EN TRAIN
DE M'ENRHUMER.

H₂O

CE N'EST SÛ-
REMENT PAS
COMME ÇA QUE
TU ARRIVERAS
À DEVENIR
UN HUIT.

77

NON, JE NE
FUME PLUS!

Q O

ÇA M'EST ÉGAL,
QU'ON SOIT LES
DERNIERS.
L'ESSENTIEL
C'EST D'Y ÊTRE.

WXYZ

SIMON EST
DE PLUS
EN PLUS
CINGLÉ!

SSS

ALPHABETE

JACK WOHL

ALORS QUOI, ROBERT,
TU T'ES ENCORE
EMMÊLÉ LES
PIEDS?

R P

BANDITS!
SALAUDS!!
ASSASSINS!!!

DDT

TU N'AVAIS
QU'A ME LE
DIRE, QU'IL
FALLAIT
S'HABILLER.

XX

JE VOUS
APPORTE
LA RÉPONSE,
LES GARS!

1+1=2

TU PEUX Y ALLER,
C'EST LA BONNE
FILLE. ET PUIS
ELLE FAIT BIEN
LA CUISINE.

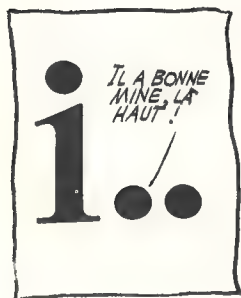
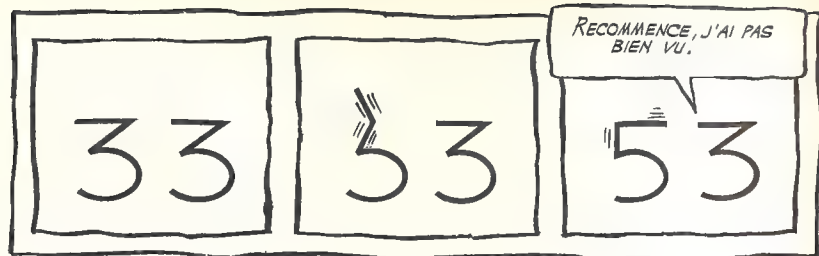
P P

HIPPY! DROGUE!
FEIGNANT!

f f

QUAND ON VEUT FAIRE DU CINÉMA, IL NE
FAUT PAS AVOIR PEUR DE SE FAIRE
REMARQUER.

mgM



© UPI. Adaptation : de Ton

romain bouteille

anatomie de la mort

Etant bien considéré que la vie n'est qu'un leurre
Et compte tenu du fait que chacun n'en a qu'une,
nous allons étudier les divers aspects de la mort.
Un point fondamental, bête mais discipliné ;
pour bien philosopher, replaçons chaque chose à sa vraie place : sur la veuve un voile, sur le canif une encoche, sur le cadavre une croix ou, faute de mieux, un simple signe de croix, mais qu'on s'y reconnaisse.

Sur ce premier aspect de la mort :
Madame la Marquise a dit :
— Monsieur le Vicomte ne viendra pas ce soir.
Monsieur le Vicomte avait dit :

— Je ne viendrai pas, car j'ai mal au foie.
Et chacun est allé répéter partout que Monsieur le Vicomte avait mal au foie, afin que chacun, dans sa cuisine, agisse en conséquence.
Et Monsieur le Vicomte est mort de faim, et valets, musiciens, toute sa suite avec.
J'ai pleuré abondamment au moment du solennel et traditionnel (geste du signe de croix) tit-tit-tit-tit.
Mon frère, lui, était aviateur.
Je cite : — Notre pays manque d'espace vital et conquérir des terres est, chez nous, un vieux rêve.

L'espace que mon frère a conquis est quelque part dans le massif de Guadarama. Il est long de un mètre soixante et profond de un mètre trente.
J'ai pleuré, et, comme dit le poète, j'ai cru.
Crues également se mangent les carottes.
Car la carotte est un légume long et difficile à cuire.
Mais mon oncle avait une grande présence d'esprit : Pendant qu'elles cuiront allons faire de la varape.
A 80 m sur l'abîme, la corde casse.

Elle casse comment ?
Elle casse malencontreusement.
Et, avec une grande présence d'esprit, mon oncle choit.
Du verbe choir. Et non pas choisir.
Je me rappellerai toujours ses dernières paroles en tombant :
— Allez voir si les carottes sont...
On n'a jamais su la suite, si bien qu'elles ont brûlé.
Idem j'avais une petite amie bien sous tous rapports (A cheval donné on ne regarde pas la bride)
Et d'ailleurs, elle était très courageuse : cinq étages à descendre tous les jours par l'escalier, c'est beaucoup, et par la fenêtre c'est énorme.

En rentrant des funérailles (On a beau dire, on n'est pas dans son état normal. On a beaucoup mangé, beaucoup bu)
Je dis à Arthur : — Toi qui connais et comprends ma douleur, va m'acheter un paquet de gauloises.
— Non, dit-il, sois raisonnable, tu as déjà fumé pour la mort de l'oncle.
Je sais ce que c'est : on commence par les enterrements et on finit par les poumons.
On s'en va de la cage comme le petit oiseau qui retrouve enfin sa liberté après une longue et pénible captivité.
Non, dit-il, sois raisonnable.

Mais moi, je suis total (un total des totaux).
Pour ma mort, pas de fleurs, pas de charrette.
Un enterrement à la Chéops : une simple pyramide et le traditionnel tit-tit-tit-tit- (geste du signe de croix).

ALLELUIA ! ! ! !

THEATRE GRAMONT

RENÉ DUPUY ET LA C^{ie} C. CONFORTÈS PRÉSENTENT :



WOLINSKI

COPIATION ET RÉGIE DE SCÈNES
CONFORTÈS

COPIATION
EVARISTE

AVEC
GEORGES BELLER
GÉRARD CROCE
FLORENCE GIORGETTI
DOMINIQUE MAURIN

FRANCE BEUCLER
DORTE
DIDIER KAMINKA
PHILIPPE OGOUZ

COPIATION CADRE AVEC
HARRY LANS

COPIATION
YVONNE CARTIER

"THE CLASSICAL M"
MICHÉL FRANTZ

REPRODUCTION EN NOUVEAU FORMAT

Picabia est né le 28 janvier 1879. Il est mort le 30 novembre 1953. Si vous voulez savoir ce qu'il a fait entre-temps, vous n'avez qu'à lire le « Picabia » de la collection « Poètes d'aujourd'hui », aux éditions Seghers.

entr'acte de 5 minutes

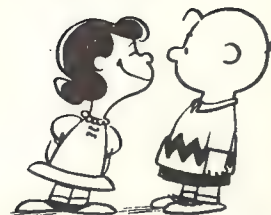
J'avais un ami suisse, nommé Jacques Dingue, il vivait au Pérou, à 4 000 mètres d'altitude ; parti il y a quelques années pour explorer ces régions, il avait subi là-bas le charme d'une étrange Indienne qui l'avait rendu complètement fou en se refusant à lui. Il s'était affaibli petit à petit et ne quittait même plus la cabane où il s'était installé. Un docteur péruvien, qui l'avait accompagné jusque-là, lui donnait des soins pour guérir une démence précoce qu'il jugeait incurable !

Une nuit, une épidémie de grippe s'abattit sur la petite tribu d'Indiens qui hospitalisait Jacques Dingue ; tous sans exception furent frappés et sur deux cents indigènes cent soixante-dix-huit moururent en peu de jours ; très vite, le médecin péruvien, affolé, avait regagné Lima... Mon ami fut, lui aussi, atteint par le mal terrible, immobilisé par la fièvre.

Or, tous les Indiens morts possédaient un ou plusieurs chiens, lesquels n'eurent bientôt d'autre ressource pour vivre que de manger leurs maîtres ; ils déchiquèrent les cadavres et l'un d'eux apporta dans la hutte de Dingue la tête de l'Indienne dont celui-ci était amoureux... Il la reconnut instantanément et sans doute en éprouva-t-il une commotion intense, car il fut subitement guéri de sa folie et de sa fièvre ; ses forces lui revinrent, alors prenant la tête de la femme de la gueule du chien, il s'amusa à la lancer à l'autre bout de la pièce en criant à l'animal d'apporter ; trois fois le jeu recommença, le chien rapportait la tête en la tenant par le nez, mais à la troisième fois, Jacques Dingue l'ayant lancée plus fort, elle se rompit contre le mur et, à sa grande joie, le joueur de boule put constater que le cerveau qui en jaillit ne présentait qu'une seule circonvolution et affectait à s'y méprendre la forme d'une paire de fesses !...

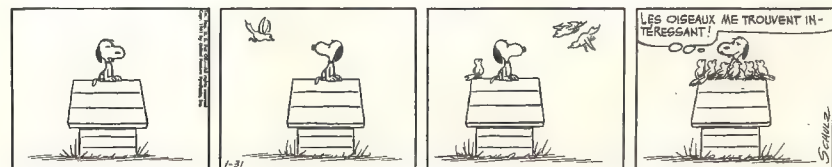
picabia

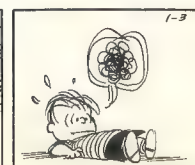
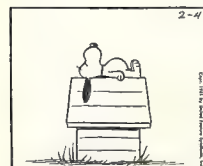
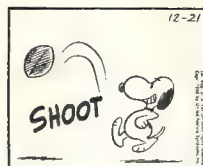
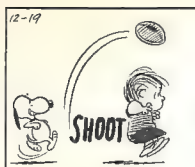
(Extrait de « Jésus-Christ rastaquouère », collection « Dada », 1920.)



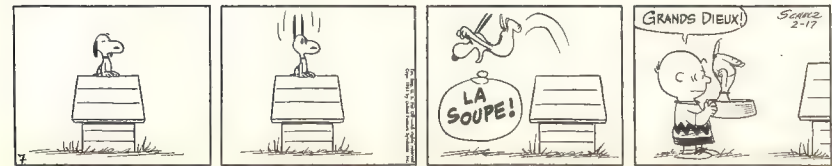
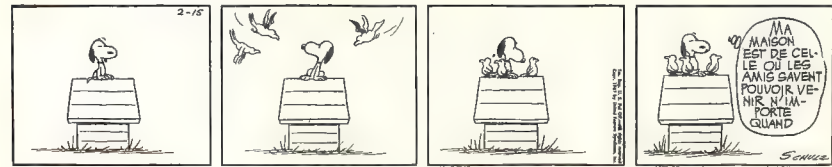
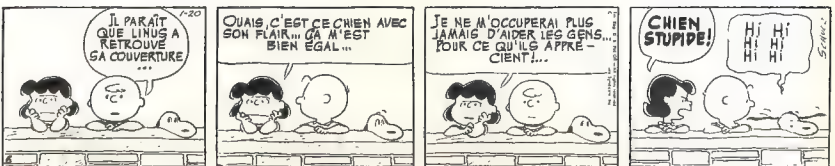
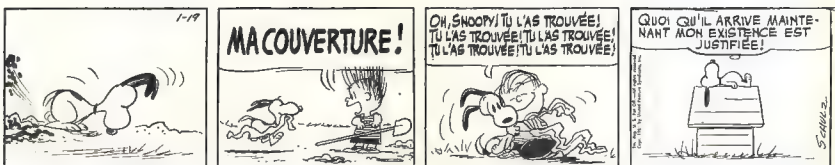
Charles M. Schulz

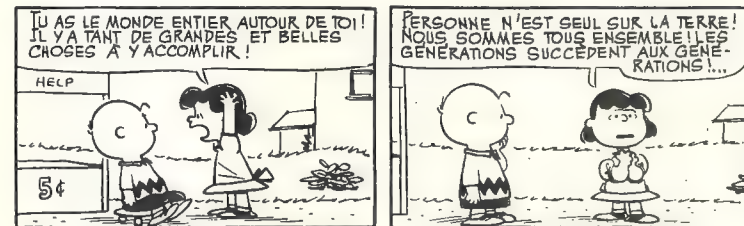
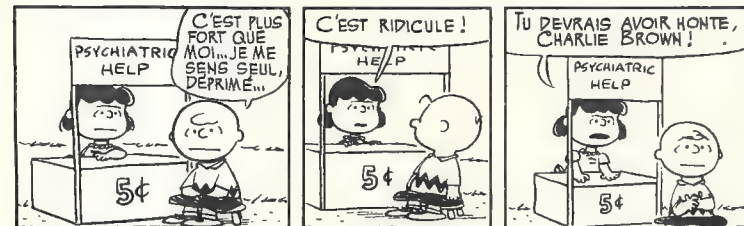
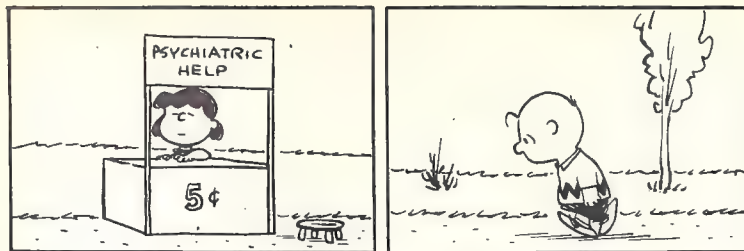
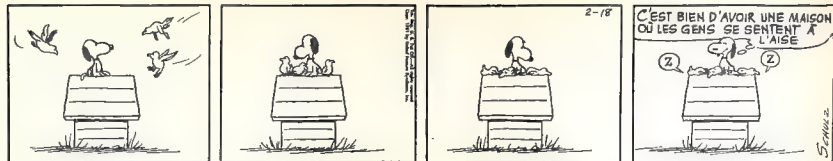
PEANUTS

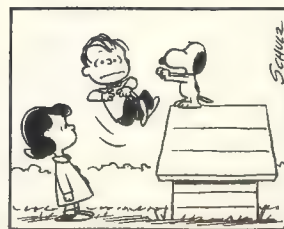
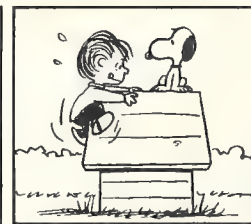
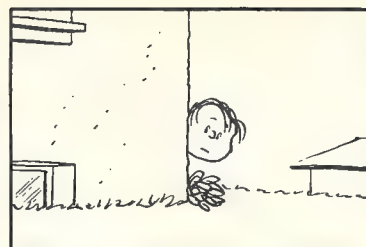












les lectures de charlie



VALENTINA, DE GUIDO CREPAX

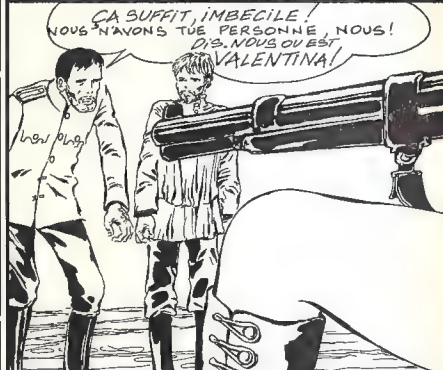
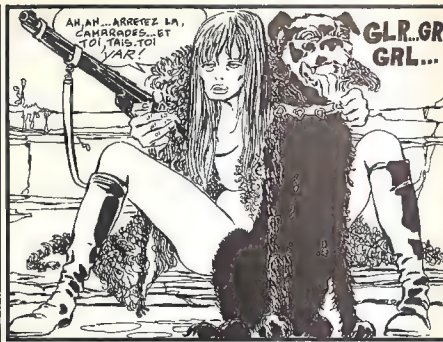
« Pravda ». Puis, maintenant, « Valentina ». Losfeld se rachète. Parce que de « Lone Sloane » en « Scarlett Dream », et de « Saga de Xam » en « Epoxy » — j'espère que je n'oublie personne — qu'est-ce qu'il avait fallu se farcir, comme albums miteux !

Si cette avalanche de pauvretés avait définitivement découragé un public qui ne demandait qu'à se laisser séduire, ce serait tant pis pour l'éditeur. Ça lui apprendrait à manquer de discernement. Mais ce serait dommage pour « Valentina ». Car « Valentina » est une des meilleures bandes dessinées « pour adultes », comme on dit, publiées à ce jour. CHARLIE avait d'ail-

leurs l'intention de la publier. Il ne l'a pas pu et il le regrette encore. Surtout quand il voit la traduction au mot à mot qu'on nous en donne, et ce lettrage fait à la va-vite qui en prend vraiment à son aise avec l'original. Cela dit, il n'y a pas là d'excuses suffisantes pour se dispenser de lire « Valentina ».

chettes de disques et de couvertures de romans populaires. Sa dernière bande, « Bianca », parue dans le mensuel milanais KENT, est carrément sadique. Il faut encore savoir que Guido Crepax aime tellement les lasagnes au four qu'il se met lui-même dans le four pour les manger.

En même temps que « Valentina », Losfeld publie « Phoebe Zeit-Geist ». C'est la politique du « n'importe quoi pourvu qu'il y ait de la fesse ». Dans ce machin imprononçable et platement parodique, d'origine américaine, la fesse est triste, prétentieuse, laide, pas drôle, vulgaire. On en sort avec les yeux poisseux.



gêbé

LE SALON DES HEURES DOREES

Le vernissage de Koko à la Galerie de la Basse-Seine, c'était le métro à six heures, moins les places assises.

Les toiles de Koko tenaient lieu de vitres et moi, au centre, je figurais la barre — je précise : pas cette sorte de barre que cramponnent les usagers uniquement soucieux de leur équilibre, mais une barre pensante et dissertante, entourée, certes, mais à distance respectueuse. Je braçais le message de Koko et mon costume neuf d'alpaga gris chiné me donnait grande assurance et m'inspirait bien.

A la réflexion, il serait plus juste de dire que j'étais un miroir à alouettes. Mon esprit virevoltait et mon alpaga à facettes éparpillait autour de moi le soleil de Koko tombant des cimaises. Quelques éclats allèrent frapper deux alouettes serrées dans un angle obscur de la galerie. Je vis s'approcher, irrésistiblement attirés, deux petits messieurs chauves et souriants :

— Permettez-moi de me présenter : Edmond Maison. Et voici mon frère Jules.

Rapidement, ils m'enfermèrent, hors d'atteinte de mon auditoire, dans une enceinte de petites phrases chuchotées, étroitement imbriquées. Ils manœuvraient maintenant le miroir à alouettes pour leur délectation personnelle, échangeant des regards clignotants lorsqu'une belle for-

mule les éblouissait. Je pensais qu'ils allaient demander mon prix au directeur de la galerie, payer comptant et m'emporter sous le bras. En fin de compte, ils m'invitèrent à un cocktail, en leur hôtel particulier, pour le lendemain.

Puis ils s'en allèrent, trottant côte à côte. Ils ne se retournèrent pas une seule fois tant que je pus les voir, mais, de toute évidence, ils se frottaient les mains.

En me rendant chez les Maison, je m'attendais à trouver, réunis dans un minuscule boudoir glauque, quatre ou cinq poissons chinois aux nageoires molles. Ma surprise fut grande lorsque, ayant franchi une porte à deux battants à la suite de mes hôtes, je découvris un salon sans limites apparentes où flottaient d'innombrables groupes d'invités sous d'étrincelantes escadrilles de lustres de cristal. De tous côtés partaient des galeries qui ramifiaient le salon à l'infini. Une brume de lumière masquait le plafond mais, en soulevant les tapis persans, on pouvait admirer le dessin compliqué des parquets se mêlant aux reflets des lustres.

L'œil quittait les boiseries sculptées pour les riches tentures, glissait sur les marbres blancs enchâssant de colossaux médaillons d'agate, contournait les glaces en suivant le lacs des tableaux et se perdait dans des lambris dorés.

Entre les départs des galeries se nichaient de petits salons fu-moires de style moderne, donnant sur la mer, et qu'éclairaient doucement de frêles lanternes vénitiennes.

Un monumental escalier de pierre — marches d'albâtre et rem-pes d'onyx — prenait appui au milieu du salon et s'envolait, en amorçant une large volute, pour des étages invisibles. De part et d'autre, de délicats degrés en colimaçon montaient comme des fumerolles et se perdaient dans les lustres. Lorsqu'au join les invités soulevaient les tapis persans, le parquet apparaissait, luisant comme un étang calme.

De légères vapeurs en montaient, estompant le contour des saules pleureurs en pots et rendant irréelles les vastes cheminées où de doux feux de bois dansaient. Entre les cheminées se devinait la fuite infinie d'une large terrasse s'offrant, plate et lisse, aux étoiles et à la nuit.

Les Maison me casèrent dans un groupe de critiques d'art auquel mon exhibition de la veille m'avait tout naturellement destiné. Un verre de scotch à la main, je me suis mis à divaguer de concert avec ces doctes personnages.

Les groupes, bien compacts, se déplaçaient lentement, mais sans jamais s'aborder. Au passage, j'entendais parler musique, cinéma, belles lettres, médecine...

J'en conclus que nous avions été réunis par spécialités.

Entre les groupes circulaient des invités solitaires. L'un d'eux s'était attaché à nos pas et, bien que se tenant à distance, il semblait vouloir donner l'impression de participer à notre conversation. Jouant du verre de whisky avec la désinvolture d'un modèle de magazine, il mimait l'attention concentrée, ou l'approbation cordiale, ou la complicité malicieuse, ou la contradiction déférente, et pivotait élégamment sur les talons à chaque changement de direction du groupe.

Ce qui m'irritait le plus dans ce personnage, c'était son impeccable complet d'alpaga gris chiné. Il est vrai que nombre d'invités — en fait tous les invités solitaires — semblaient s'être donné l'adresse de mon tailleur et l'échantillon de mon alpaga.

Je n'avais pas encore tiré de conclusion du fait que les femmes solitaires arboraient, elles aussi, des robes étrangement semblables, lorsque parut une fabuleuse créature qui changea subitement le cours de mes pensées.

C'était une femme. Belle, des pieds à la tête. J'eus du mérite à remarquer la cigarette non allumée qu'elle tenait entre les doigts. Briquet brandi, je pus consacrer quelques secondes à la contemplation des hanches d'assaut qui roulaient vers moi.

Au moment même où je tendais le bras, elle se dérouta brusquement, passa très au large de ma flamme, et c'est devant le grimaçant parasite en alpaga accroché à notre groupe qu'elle s'arrêta en souriant :

— Cher ami, pouvez-vous me donner du feu ?

L'autre sorti gauchement un énorme briquet en or, l'actionna à deux mains et approcha du merveilleux visage une longue flamme tremblotante. Ecœuré, je détournai la tête.

Mon groupe s'était déplacé, me laissant seul. Ne me sentant pas le courage de reprendre place parmi ces raseurs, je restai là, ne sachant plus quoi faire, songeant vaguement à partir, lorsque j'entendis prononcer à mon oreille :

— La voiture de Monsieur est avancée.

Le valet de pied — je pense que c'était bien son titre — continua :

— Si Monsieur veut bien me suivre...

Comme j'étais venu par le métro, je sentis s'éveiller ma curiosité. Je le suivis.

Le derrière de l'hôtel des Maison donne sur une impasse.

Devant la porte stationnaient deux voitures : une Rolls-Royce et une Ferrari de sport.

— Monsieur prendra la Rolls-Royce ou la Ferrari ?

— La Rolls, mon ami.

— Bien, Monsieur.

Je monte dans la Rolls, j'allume une cigarette, j'attends. La voiture ne démarre pas. Le chauffeur m'a tout l'air d'un mannequin, ce qui ne me surprendrait guère. Non, il bouge. Il descend côté rue et, casquette à la main, ouvre ma portière :

— Monsieur est arrivé.

Je me glisse hors de la voiture à deux mains et approcha du merveilleux visage une longue flamme tremblotante. Ecœuré, je détournai la tête.

Il me regarde avec étonnement.

— Monsieur est certainement nouveau, mais Monsieur ne peut avoir oublié qu'il doit d'abord passer en face.

— Bien sûr, bien sûr... Merci, mon ami.

Et je lui tends un pourboire.

— Monsieur est bien bon, mais je ne puis accepter. Je me permets de rappeler à Monsieur que tout est compris.

Rempochant ma pièce, je traverse la rue. Un porche. Une flèche. Je suis la flèche. Je me retourne. Il y a un homme en alpaga dans la Rolls.

Un instant après, le chauffeur lui ouvre la portière. J'attends l'homme.

Il me dépasse et, ensemble, nous entrons dans une grande pièce grise et poussiéreuse où flotte une odeur de suie froide. D'une rangée de cabines sort une femme en tailleur froissée. A son bras

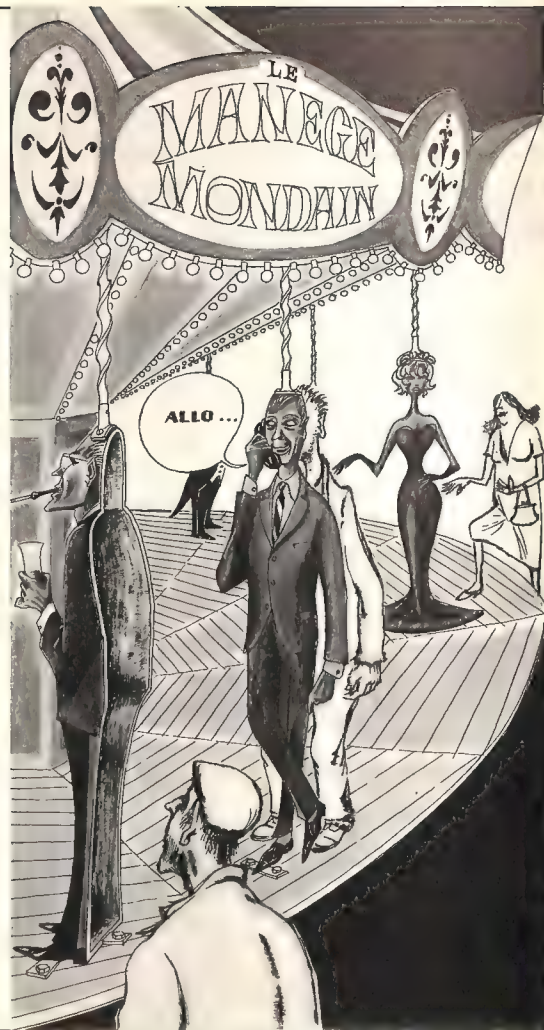
PETITS BUDGETS

LA GRANDE VIE

A VOTRE PORTEE

1f
LE TOUR

LE
MANEGE MONDAIN
EST UNE CREATION DU
CLUB
DES HEURES DOREES



pend l'une de ces robes de cocktail qui m'avaient bien semblé être l'uniforme des invitées solitaires.

Sur un comptoir, devant un employé, elle pose la robe, puis une clef muni d'une rondelle numérotée ainsi qu'un vestiaire portatif comme on en prête dans les piscines.

Comme elle passait devant moi, je notai l'expression radieuse, presque extatique, de son visage et la noblesse un peu raide de sa démarche.

— Messieurs, s'il vous plaît...

Nous avançons vers l'employé.

— Vos numéros et vos briquets, s'il vous plaît, Messieurs.

Je regarde mon voisin sortir une rondelle numérotée, puis un gros briquet en or, et les poser sur le comptoir.

L'employé me regarde.

Mon voisin me regarde.

Manifestement, mon aventure a des ratés. Je dis :

— Excusez-moi, je me suis égaré. Bonsoir.

Dans mon dos, j'entends :

— Voyons, Monsieur, ne faites pas cela. C'est très grave ! Vous connaissez le règlement.

Je suis près de la porte.

— Monsieur !

J'ai la main sur la poignée. Au-dessus de moi, une sonnerie se déclenche. Je retire ma main brusquement, comme si la poignée m'avait électrocuté. Soudain, la porte jaillit et m'aplatit la moitié de la figure. Mon œil valide voit passer deux gueules monstrueuses.

Je me sens empoigné à pleine chair. Je décolle. Arrêt plaqué sur le comptoir. Les deux types enjambent le comptoir, réajustent leur prise, et le vol plané la tête contre une porte. La porte s'ouvre. En essayant de me mettre en travers, ma tête heurte le chambranle. Je me sens expédié dans les airs, à bout de

bras, puis les pognes me rappellent et me précipitent vers le bas, m'inscrutant dans un fautoi étroit avec la violence d'un boulet.

Au passage, ma tête ne manque pas de percuter le dossier.

— Allez, maintenant. Sers-le !

Je vois passer très vite, au bout d'un bras, un truc noir et cylindrique.

L'instant d'après, je suis servi. Sur la tête, toujours.

A mon réveil, j'ai trouvé, dansant autour de moi, les frères Maison éplorés. Ils répétaient : « Méprise !... Méprise !... Inconcevable méprise ! » et j'étais content. Cela signifiait que ma tête ne risquait plus rien. Appuyé sur eux, je pris le chemin de leur hôtel. Au passage, j'aperçus dans la Rolls un homme en alpaga.

L'appartement des petits frères chauves était situé au-dessus du salon de réception. Toutes les pièces ouvraient sur une large galerie rectangulaire qui surplombait le salon. Nous nous installâmes sur la galerie et, tout en écoutant le récit des Maison entrecoupé d'excuses, je pouvais contempler, sous moi, le ballet perpétuel des invités solitaires évoluant entre les îlots d'invités groupés.

— Nous nous devons tout d'abord de préciser, monsieur Gébé, que nous avons suivi avec un intérêt passionné la révolution qui, au long de ces dix dernières années, a transformé la presse de notre pays.

Grâce à d'audacieux journalistes, le peuple s'est enfin vu admis dans l'intimité des grands de la terre. Le simple citoyen n'est plus, comme autrefois, enfermé dans ses médiocres soucis ou ses médiocres joies.

Abattant toutes les barrières sociales, le journal, le magazine, lui apportent de princiers soucis et d'aristocratiques joies.

Le petit roi naît sur des millions de tables de cuisine. Les grandes vedettes chuchotent leur vie

jusque sur les plus douteux traversins et, dans le premier métro, tombent les derniers confettis des nuits du Tout-Paris. Mais il nous a semblé que le papier journal était encore un obstacle. Il fallait que Monsieur Tout-le-Monde pût voir, toucher, respirer. Participer !

De là est né le Club des Heures Dorées, dont nous sommes les créateurs. Pour dix francs par mois, tout compris, nos adhérents ont droit à une heure de grande vie par semaine.

Au vestiaire, le membre du Club se métamorphose. Les hommes reçoivent, avec le complet d'alpaga, un riche briquet en or. Aux femmes, en plus de la robe de cocktail, on prête un long fume-cigarette. Le passage initial dans la Rolls ou dans la voiture grand sport, c'est un peu la douche qui les lave de toute préoccupation vulgaire. Ensuite, ils peuvent plonger dans le salon.

La cotisation étant calculée au plus juste, il ne leur est attribué que cinq millimètres de whisky, mais le verre est en cristal et c'est, bien entendu, l'élégance qu'il confère qui importe.

Dans le salon, l'adhérent côtoie des personnalités, des sommités, d'authentiques fleurons du Tout-Paris.

Comme vous avez pu le voir, ces derniers ne se doutent de rien. Ils jouent à leur insu, mais pour une belle cause, le rôle de figurants mondains.

Le membre du Club s'engage à ne jamais prendre part aux conversations d'invités. D'ailleurs, aucun ne le désire vraiment. Pour eux, ce qui importe, c'est d'entendre le plus possible de phrases et de répliques venues d'un autre monde.

Pendant l'heure qui lui est dévolue, l'adhérent glane, butine, emmagasine pour sa semaine.

Chaque membre est demandé une fois au téléphone. Son nom est promené dans tout le salon par un chasseur du Club. A l'ap-

pareil, une voix cordiale l'entretien d'affaires nobles : cours de la Bourse, conseil d'administration, Légion d'Honneur, voyage au Mexique — départ d'Orly à telle heure — « J'ai lu votre manuscrit, je l'édite en priorité », etc...

Toujours pendant son heure, et sans supplément de prix, chaque dame se voit offrir du feu par un élégant jeune homme attaché à notre Club, et chaque homme utilise son briquet en or pour offrir du feu à une troublante hôtesse, également dépendante du Club.

Enfin, lorsqu'il a fait son temps, l'adhérent quitte le salon « parce que » sa voiture est avancée. Du fait d'une impardonnable méprise, vous connaissez le cérémonial de la sortie.

Pour l'adhérent, la fin est généralement plus calme. Son uniforme et ses accessoires une fois rendus, il se replonge dans sa vie habituelle.

On serait tenté de croire que la réadaptation est dure, et que cette brève participation à un cérémonial fastueux lui fait paraître encore plus terne son décor quotidien. Il n'en est rien. Cette heure brève illumine sa vie.

D'abord, il y a l'espoir de l'heure suivante qui brille tout au bout de la semaine. Ensuite, loin d'engendrer de la rancœur, cette expérience enrichit nos adhérents. Conscients d'appartenir à une phalange d'initiés, ils cherchent dans leurs moindres actions à s'en montrer dignes et aspirent à se faire envier ce privilège. Ils n'attendent pas un monde meilleur, ils l'ont trouvé. Ils y sont admis. Ils s'y promènent, vêtus d'alpaga, verre de scotch à la main, parmi des bosquets de vrais riches, de vrais grands noms, de vrais intellectuels, de vraies vedettes, de vrais grands élus permanents. Les voix suaves de la réussite leur parlent au téléphone. Les dieux et les déesses de la mythologie moderne leur donnent ou leur demandent du feu. « Votre voi-

ture est avancée » et ce n'est pas une farce. La voiture est là.

C'est la plus chère du monde. Qu'importe qu'après ils changent de vêtements ! Toute la semaine, ils peuvent contempler cette main qui a tenu un briquet en or devant un beau visage de femme. Et s'ils marchent dans le caniveau, c'est avec des pieds qui ont foulé le même tapis que ce grand metteur en scène dont le nom est là, sur l'affiche. Et ce regard qui erre sur les trois géraniums de leur fenêtre s'est posé sur ce romancier dont deux cent mille personnes ont acheté le dernier livre. Et ces oreilles dans lesquelles se déverse Radio-Luxembourg ont entendu distinctement : « Hier, Mauriac m'a dit... ». Et ces fesses, serrées sur le roide tabouret de formica, se sont largement épanouies sur le velours d'une Rolls ou sur le cuir d'une Ferrari sport.

Et ces dix francs qu'ils tripotent au fond de leur poche, c'est, pour leurs pieds, leurs yeux, leurs mains et leurs oreilles, leur corps tout entier et leur esprit, quatre heures de fortune et de réussite à venir.

Les frères Maison, qui s'étaient relayés pour m'instruire, se taisaient maintenant, me laissant admirer, en vue plongeante, le génial mécanisme agencé et mis en mouvement par eux.

Cette galerie était vraiment un observatoire intéressant. Le salon y apparaissait dans ses vraies dimensions, qui étaient très moyennes.

Devant moi s'élevaient les trois câbles soutenant les trois lustres reflétés à l'infini par des parois de glaces dans lesquelles venait parfois buter un riche à dix francs. A cette altitude, l'œil n'était plus dupe des faux marbres et des perspectives peintes.

Du salon même, un invité solitaire un peu attentif aurait pu déceler le faux luxe et les truquages du décor, mais je constatai que les riches à dix francs,

fuyant d'instinct la désillusion, n'approchaient jamais des galeries peintes en trompe l'œil, des salons-fumoir en trompe l'œil, des cheminées en trompe l'œil, de la terrasse en trompe l'œil, de l'escalier en plâtre ne menant nulle part et des saules pleureurs artificiels.

— Vous savez, me dit Edmond Maison, m'arrachant à ma contemplation, ceci n'est qu'un salon expérimental, mais son succès est tellement encourageant que nous envisageons d'ouvrir plusieurs autres salles. Et puis — cela est un secret — nous avons aussi pensé à ceux qui ne peuvent même pas distraire dix francs de leur maigre budget ! Pour ceux-là, nous avons mis au point un mirage simple mais qui, j'ose le dire, passe en ingéniosité le merveilleux billard électrique de M. Gottlieb. C'est d'ailleurs maintenant plus qu'un projet. Les prospectus sont déjà imprimés. Vous êtes le premier à en recevoir un.

Et Edmond me tendit le luxueux carton que vous pouvez voir à la page 54.

Bien entendu, je promis le secret. Mais ma tête criait vengeance.

Pourtant, ce n'est pas à elle seule que le lecteur doit être redevable de la publication de ce document confidentiel.

Si je satisfais aujourd'hui à une exigence d'amour-propre, c'est avec l'espoir qu'en plus ce geste servira la cause de ce que je considère être l'une des plus nobles entreprises philanthropiques de notre temps.

Le Salon des Heures Dorées et le Manège Mondain des Frères Maison honorent non seulement notre pays, mais l'Occident tout entier, la démocratie, et toute la seconde moitié du vingtième siècle.

Je rappelle les tarifs.

Pour le Club : cotisation mensuelle, dix francs.

Pour le manège : un franc seulement le tour.

GÉBÉ

Beaucoup de lecteurs traitent le traducteur de feignant parce qu'il laisse les onomatopées de L'I Abner sous leur forme américaine. Or, le traducteur avait pensé : 1° que lesdites onomatopées se comprenaient d'elles-mêmes ; 2° que si on ne les comprenait pas, ça n'était pas bien grave ; 3° qu'elles sont bien plus drôles en américain ; 4° qu'un peu de couleur locale ne peut faire de mal à personne ; 5° qu'il est payé au mois et pas au mot. N'empêche que, pour vous montrer que la maison ne recule devant aucun sacrifice, voici un petit lexique capp-français qui ravira les fervents des sciences exactes et convaincra les esthètes que nous avons bien fait de laisser les choses en version originale. PaJ.

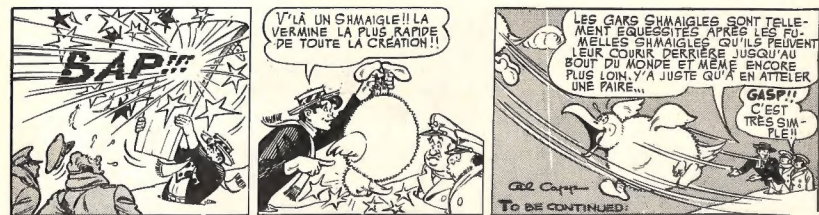
CHUCKLE !!	Ricanement, glossement.	SCHUDDER !!	Frisson.
DROOL !!	Gourmandise.	SIGH !!	Soupir
EK !!	Cri d'effroi.	SNIF !!	Reniflement.
ER...	Héu...	SOB !!	Sanglot.
GASP !!	Soupir convulsif, râle.	URP !!	Rot.
OUCH !!	Cri de douleur.	YAK !! YAK !!	Convulsions.
SHAKE !!	Secousse, tremblement violent.	YUM !! YUM !!	Miam-miam.
SHIVER !!	Tremblement.		

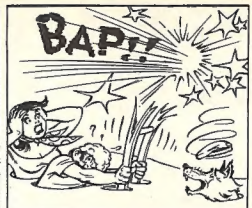
P.S. : On s'étonne aussi des deux points d'exclamation qui terminent toutes les phrases !! Ça, c'est pas moi, c'est Al Capp. Moi, je transcris fidèlement. Il avait sûrement son idée en faisant ça. C'est pas à moi de lui donner des leçons.

direction : mars !

L'I ABNER







le courrier de charlie (suite)

blème par terre les unes à côté des autres et il se passa ce qui devait se passer : la sardine de droite était évidemment beaucoup trop grosse pour entrer dans la boîte de gauche. Je demandai au poissonnier s'il n'en avait pas une plus courte.

A cet instant, je ne sais par quel pressentiment, je me dis que j'avais certainement fait quelque chose qui n'avait pas plu. Vous auriez vu les yeux qu'il me faisait ! Alors j'ai remis les six sardines dans la poche de mon pantalon, la boîte par-dessus, la sardine solitaire dans la poche revolver, je ramassai l'huile avec mon mouchoir et je glissai une poignée de sciure dans mon autre poche, on ne sait jamais, ça peut servir, je jetai vingt centimes sur le comptoir de la caisse, je traversai péniblement une foule énorme qui n'était pas là deux heures avant et je me retrouvai sur le trottoir où je m'assis pour réfléchir cinq minutes au calme et je pris la résolution après mûre réflexion de reprendre mes recherches à leur point de départ.

Mon épicier n'avait pas de sardine en boîte, mais il devait bien y en avoir quelque part de ces sardines, et comme dans mon village c'est pas bien grand je finirais bien par la trouver. Je retraversai péniblement la foule et j'allai chez le second épicier de mon village lui demander une

sardine en boîte. Même manœuvre que le précédent : il essaie de me refiler une boîte de sardines. Seulement, comme on me l'avait déjà fait, je ne marchai pas.

Il ne comprenait pas pourquoi je ne voulais pas de sa boîte de sardines, c'est ainsi que je fus amené à lui préciser ma pensée, que je voulais une sardine toute seule dans une boîte, eh bien il ne comprenait toujours pas, alors je lui demandai et j'aurais dû commencer par là : « Lisez-vous CHARLIE ? » Eh bien non, il ne lisait pas CHARLIE, forcément il ne pouvait pas comprendre, je retraversai donc la foule, c'est incroyable dans un petit pays comme le mien le monde qu'il peut y avoir dans les magasins et après ça les commerçants y se plaignent, enfin... Mais j'avais trouvé la solution : ceux qui ne lisait pas CHARLIE n'étaient pas au courant, donc il fallait que je fasse tous les commerçants de la ville et pour aller plus vite je leur demanderais : « Lisez-vous CHARLIE ? ».

Et ainsi j'ai visité deux épiciers un boulanger sept cafés un tabac PMU deux bouchers une mercière un garagiste un tailleur

un coiffeur le pharmacien le docteur et un raton laveur eh bien c'est franchement désoyant mais pas un seul ne lisait CHARLIE.

Il n'y a que le docteur qui m'a compris. Il ne lisait pas CHARLIE non plus mais il m'a compris quand même. Je lui ai longuement exposé mon problème et il m'a promis qu'il m'aiderait à chercher mais que pour le moment il fallait que je me repose et c'était vrai j'étais fatigué par tant de recherches et de visites infructueuses et comme j'étais très faible il m'a conduit lui-même à l'hôpital pour me retaper un peu, j'ai laissé au gardien ma serviette que j'avais toujours autour du cou, mes six sardines, ma sardine toute seule, ma boîte et mon mouchoir avec le reste de l'huile, ma poignée de sciure et je suis allé me coucher.

Ça fait plus de deux mois que je suis ici, et je suis bien parce que je sais que quand nous pourrions sortir Jeanne d'Arc et Napoléon m'aideront dans mes recherches avec le docteur à moins évidemment qu'auparavant vous n'ayez eu la bonté de m'envoyer l'adresse du détaillant le plus proche de mon domicile.

Merci d'avance.

J.-C. Marguerite,
88, rue Jean-Jaurès, 76-Elbeuf.

la bibliothèque de charlie

CAVANNA :
4, rue Choron (éditions Hara-Kiri)
Cavanna (éd. Julliard. Coll. Humour Secret)

GEBE :
Rue de la Magie (éd. Losfeld)
Berk (éd. Hara-Kiri)

WILLEM :
Le libido. Puzzle (Or du temps)

WOLINSKI :
Album « Bizarre » n° 42 (J.-J. Pauvert)
Histoires lamentables (éd. Hara-Kiri)
Ils ne pensent qu'à ça (éd. Denoël)
Je ne pense qu'à ça (J.-J. Pauvert)
Je ne veux pas mourir idiot. Dessins (Denoël)
Je ne veux pas mourir idiot. Théâtre (J.-J. Pauvert)
Je ne veux pas mourir idiot. Disque (Pathé)
Jeu de l'oie. (Or du temps)
Hit Parade (Denoël)

